

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LES JOURNALISTES ACROBATES.

Notre époque tient décidément à faire valoir ses merveilles. Une invention voit-elle le jour, aussitôt des quatre coins du globe, mille voix s'élèvent pour en exagérer l'utilité. On dirait que la renommée aux cent hanches est revenue dans nos parages pour créer ces concerts grandioses, qui du lever au coucher du soleil ne cessent d'harmoniser les exploits des téléphones, des phonographes et des microphones.

Partout l'on vante l'esprit inventif des Bell, des Edison, des Dr Hugues et l'on ne parle partout que de vibrations sonores se transformant en vibrations électriques et magnétiques, pour parcourir les distances sur un fil métallique ; que d'aiguilles gravant sur une rainure hélicoïde, des ondes sonores qu'un diaphragme de papier, en artiste émérite, s'amuse à reproduire ; que de pôles de charbon s'établissant dans des circuits voltaïques ; on ose même prédire l'application prochaine d'un électro-moteur, à nos locomotives infernales.

Les dictionnaires ne suffisent plus pour recevoir toutes les expressions qu'engendre cette rage du nouveau, du subtil et du commode. On a beau les ensevelir sous une avalanche de suppléments : chaque jour voit un nom nouveau réclamer sa place au foyer de la langue, comme exprimant le mieux l'usage ou l'origine de ces ingénieux appareils destinés à transmettre la parole, à la cliquer, à l'amplifier dans sa transmission.

Malheureusement notre soif du progrès nous fait oublier nos véritables merveilles, et nous avons souvent pour elles cette négligence, cette ingratitude dont la cité athénienne récompensait autrefois ses grands hommes.

Qu'y a-t-il en effet de comparable à ce prodige du siècle qui, perché sur une plume d'acier distillant un noir liquide, pivote de droite à gauche, lance ses dards de l'aube au crépuscule et dans l'exécution des sauts les plus périlleux de la gymnastique intellectuelle, sait mieux

que tout autre atténuer une chute par un air de triomphe, qui rappelle de soi l'épigramme bien connue :

Un gros serpent mordit Aurèle,
Que pensez-vous qu'il arriva
Qu'Aurèle en mourut? Bagatelle !
Ce fut le serpent qui creva.

Quelle machine possède un mécanisme plus compliqué, des ressorts plus souples que ce phénomène raisonnable qu'un de nos écrivains de renom a affublé du qualificatif de "bipède à plumes." Et pourtant voilà une curiosité dont on ne parle jamais et qui a échappé, on ne sait comment, à l'œil perspicace de Barnum.

Ouvrons nos yeux à la lumière, de grâce ; laissons nos larmes s'épancher sur la cendre et rendons au journaliste acrobate le culte qu'il mérite. C'est pour nous convertir, qu'il descend chaque jour dans l'arène dans un costume aux couleurs fuyantes ; c'est pour nous égayer qu'il fait des cabrioles. Le picotin abonde mais cela ne suffit pas. On couronne bien de fleurs l'actrice qui grimace sur la scène, le bouffon qui débite des sornettes et l'on n'a pas même une simple biographie d'encouragement pour le journaliste acrobate ! C'est une lacune qu'il faut combler au plus vite. Il y a déjà assez de pages ignorées de notre histoire sans que nous ayons à déplorer celle-là.

Allons biographes qui lisez ces lignes imparfaites, préparez vos couleurs, armez-vous de la palette et du pinceau et montrez à la postérité reconnaissante, le profil sublime d'une binette qui peut se dire siècle avec tout autant de raison que le député de Lamartine qui se disait peuple. Le journaliste acrobate est siècle, je le répète, parce que l'élasticité de ses convictions lui permet de reproduire avec la fidélité des glaces les mieux polies, des ruisseaux les plus limpides : tout ce que son époque invente en fait de souplesse d'échine et de principes.

* *

On s'étonne beaucoup de nos jours, de voir certains soldats de la plume, désertir le camp qu'ils défendaient si vigoureusement auparavant, embrasser la cause qu'ils foulaient aux pieds et tourner contre leurs anciens compagnons d'armes : cette énergie, cette rage forcée du traître qui veut oublier sa lâcheté, dans l'extermination entière de ceux qu'il a odieusement trahis.

Ces soldats sans patriotisme avaient pourtant débuté sous la bannière du vrai, prônant bien haut les principes qui sont la base de toute œuvre bien ordonnée, de toute société durable ; leur plume avait poursuivi l'erreur dans ses derniers retranchements, mais au moment d'arborer

le drapeau d'une victoire définitive, chose incompréhensible, inexplicable : on les a vus se joindre à l'ennemi qui demandait déjà grâce et reconstruire à grands frais ce qu'ils avaient démoli dans un mouvement de juste indignation.

Comment expliquer cette volte-face soudaine, ces défaillances quand ils n'avaient plus qu'à tendre la main pour cueillir une palme glorieuse ?

Mystère, diront les disciples de Ponson du Terrail ; magnanimité, abnégation, s'écrieront les fervents admirateurs de la girouette capricieuse qui leur indique la brise favorable qui doit enfler leurs voiles ; pour nous, il n'y aura ni mystère, ni magnanimité, ni abnégation mais la clef de l'énigme sera : que ces déserteurs sont ce qu'ils n'ont jamais cessé d'être : des "journalistes acrobates."

On les reconnaît si facilement d'ailleurs. Leur manière de procéder est si identique ; leurs traits ont un air de famille si frappant qu'il est presque impossible de s'y tromper. Ils écrivent aujourd'hui ce qu'ils effaceront demain ; ils louangent à l'aurore ce qu'ils brûleront à la brune ; une saison les surprend ravis en extase devant un objet, la saison suivante voit le même objet noirci de leurs invectives. Ce sont des laboureurs qui, du soc de leur charrue tracent aujourd'hui dans leurs champs un sillon qu'ils combleront demain pour recommencer leur labour interminable la troisième journée. Le sillon se creuse et se remplit, se trace et se retrace mais jamais la semence n'a le temps de reposer un seul jour, dans ce sol sans cesse remué et bouleversé. Les moissons luxuriantes qui résultent d'un semblable système de culture se devinent facilement : des herbes frêles et inutiles, de l'ivraie et si le hasard ne vient en aide à leur heureux propriétaire, en lui faisant découvrir quelque trésor enfoui, il est sûr de végéter jusqu'à ce qu'un personnage compatissant daigne lui jeter quelques menus fils d'or, pour recoudre les endroits à jour de son accoutrement et voiler légèrement d'un éclat passager, les souillures de ses nombreuses tergiversations.*

* * *

Mais les journalistes n'ont pas toujours été acrobates. Il fut un temps où le journalisme était une royauté. C'était l'âge d'or de la presse. On ne rencontrait alors que des polémistes consciencieux et bien renseignés, des braves aimant à lutter en plein soleil, sans songer un instant à l'anonyme.

Cette race forte ne s'est pas éteinte heureusement et à la gloire du journalisme, plusieurs se font un devoir de conserver scrupuleusement ses vieilles traditions ; mais il y a tant d'exceptions à la règle générale, tant de journalistes acrobates auprès des vrais journalistes, qu'il devient de plus en plus difficile de retrouver ces perles précieuses dissé-

minées au sein d'un océan, où tant de coquillages sans éclat et sans valeur, mais embellis du nacre d'autrui, briguent les suffrages de l'admiration.

Une question nous intrigue cependant. Comment certains journalistes sont-ils devenus acrobates? Qui a opéré leur métamorphose? Est-ce la baguette d'une fée ou un germe de maladie contagieuse? Si Darwin n'était pas mort, notre curiosité aurait été vite satisfaite. Il serait monté en croupe sur une évolution quelconque et au grand galop, sur ce bidet d'un nouveau genre, il nous aurait trouvé un système tout aussi amusant que celui dont il s'est servi pour nous expliquer comment le singe est devenu homme.

Il nous aurait raconté comment un journaliste narquois et mystérieux mais plus faible, plus lâche que les autres en face de la défaite parce qu'il avait manqué sa vocation se voyant sur le point de succomber dans une polémique vigoureuse engagée avec un adversaire redoutable, s'accouda sur sa fenêtre par une belle soirée d'été et se demanda où il pourrait bien trouver l'ancre de salut qui empêcherait sa nacelle d'être entraînée vers l'abîme de la fatalité.

La campagne déroulait à ses regards son tapis de verdure et les allées sablonneuses d'un jardin de jeux où d'agiles acrobates rivalisaient d'adresse, aux pâles clartés de l'astre des nuits : les uns sur une perche oscillante, les autres sur des barres parallèles fixes, plusieurs sur des cordes lisses verticales, le plus grand nombre sur des trapèzes de voltige.

Ce spectacle était de nature à impressionner notre journaliste aux abois et à lui inspirer après une promenade en imagination de la terre à la lune et de la lune à la terre un tout petit monologue :

“ Ces acrobates dont je plains le sort, ont après tout beaucoup plus d'esprit que moi ; ils bravent un danger que je ne pourrais éviter. Ils volent d'un trapèze à un autre sans rien craindre, sans rien redouter. Il fut un temps cependant où une chute bien conditionnée aurait accueilli leurs sauts périlleux. Qui leur a inspiré cette confiance sans limites dans la souplesse et la force de leurs muscles d'airain? Un léger exercice d'abord, puis un autre plus rude et plus compliqué, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils aient pu se rendre maîtres du terrain et exécuter leurs prouesses actuelles. Si ces hommes s'étaient laissés abattre par leur première chute auraient-ils réussi? Certes non, et dans ceci comme dans toute entreprise que l'on veut mener à bonne fin il faut de la persévérance. Je suis trop léger pour ramper moi, et si j'ai des ailes c'est pour voler, je crois. Soyons donc journaliste acrobate et faisons de la gymnastique avec les principes comme ces acrobates en font avec le trapèze. Je serais bien sot de ne pas imiter la nature dans ses changements fantaisistes :

La terre se dépouille, et bientôt reverdit ;
 La lune tous les mois s'accroît et s'arrondit...
 Que dis-je ? en moins jour, tour à tour on essuie
 Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
 Tout passe, tout finit, tout s'efface ; en un mot,
 Tout change : changeons donc, puisque c'est notre lot ! ”

Le journaliste acrobate était trouvé, mais l'inventeur pour tirer tout le profit possible de sa découverte, ne prit point de brevet d'invention. Toutefois ses camarades qui l'avaient vu sortir victorieusement en apparence de l'impasse difficile où il se trouvait, cherchèrent la clef de son système en le surveillant de près et réussirent à lui arracher, lambeaux par lambeaux, un secret qu'il gardait avec toute la sollicitude des dragons de la fable. De ces bribes ils firent un tout qu'ils modifièrent à leur façon depuis : ajoutant quelquefois et souvent retranchant suivant les circonstances ou suivant les besoins de la cause qu'ils ont à défendre.

* * *

De même que dans tout métier chacun a sa manière propre d'agir, chacun son procédé dans l'exécution des objets qui sont du ressort de son industrie, ainsi chez les journalistes acrobates, le système est le même, mais les appareils de voltige varient suivant les aptitudes de chacun. L'un très fort sur les échasses dans sa jeunesse, rend son talent pratique à l'âge mûr en se servant des point d'interrogation et d'exclamation comme d'échasses pour narguer ses voisins du haut d'un piedestal factice ; un autre plus studieux sur les bancs du collège et qui visait alors au purisme en émaillant ses thèmes et ses versions de nombreuses ratures, toujours fidèle à sa mission occupe aujourd'hui sa plume et son rouleau à rayer impitoyablement tous les arguments d'un polémiste adversaire de manière à rendre le plaidoyer de ce dernier tout à fait inutile ; un troisième enfin, célèbre en chimie par un attrait irrésistible pour les acides tiendra d'une main une éponge imbibée d'un liquide délétère et de l'autre l'article d'un confrère qu'il caressera de son éponge jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien, puis, montrant la feuille devenue blanche, au public, il s'écriera triomphalement ; qu'un coup d'éponge a suffi pour faire rentrer les arguments de son adversaire dans le néant. Enfin la plupart exerceront leurs muscles à la résistance, en s'accrochant aux ciseaux ou aux personnalités.

* * *

Quelle invention utile et ingénieuse pour le journaliste acrobate que les points d'interrogation, d'exclamation et les *sic* entre parenthèses !

Comme ces signes orthographiques et ce *sic* mystérieux expriment bien son étonnement, sa stupéfaction en voyant un confrère s'évertuer sur la terre ferme, ramper sur un sol boueux, tandis que lui le papillon voyage, aux ailes nuancées rose et bleues, mais de ces nuances confuses qui échappent à l'examen minutieux, vole de trapèze en trapèze, comme l'abeille de fleur en fleur, sans jamais souiller de la moindre poussière ses pattes mignonnes et aériennes qui nous rappellent ce quatrain de Victor Hugo, dédié à une belle qui savait dissimuler adroitement son petit pied blanc :

Si Puck, le nain qu'on voit en songe,
Osait jamais mettre son pié
Dans le soulier où ton pied blanc se plonge :
Il en serait estropié !

La mule chantée par Victor Hugo pouvait estropier Puck mais non pas les journalistes acrobates car avec eux l'adversaire n'a jamais raison.

Vous croyez peut-être qu'ils sont très forts en logique ? De la logique ils n'en ont point ou plutôt elle se réduit à trois modes élémentaires : ou l'argument à réfuter est au-dessus de leurs facultés intellectives, ou il est clair et parfaitement intelligible, ou enfin ridicule de simplicité. Dans le premier cas ils le feront suivre d'un point d'exclamation qui chez eux n'exprime jamais l'admiration, mais la quintessence de la bêtise de l'auteur ; dans le second, d'un point d'interrogation exprimant laconiquement leur doute sur l'état mental du polémiste ennemi ; dans le troisième enfin, le *sic* entre parenthèses exhibera son ours et prouvera que le naïf qui a enfanté de tels arguments appartient à la famille légendaire des X***, des Guibollard, des Calino et des Jos. Prudhomme.

* * *

Si certains signes orthographiques sont redoutables entre les mains des journalistes acrobates, les ciseaux le sont encore plus.

Cette arme est bien inoffensive direz-vous. Cela dépend de la manière dont on s'en sert, si l'on en use avec discrétion ou si l'on en abuse. En certains quartiers les ciseaux sont de galants compères, dociles à la main délicate qui les guide pour tracer des courbes gracieuses, des arabesques dans les étoffes soyeuses : les velours, les soies et les satins chinés ; ils se plaisent à prêter leur concours à mille colifichets aux teintes vert myrte, brun foncé ou bleu marin.

Mais les ciseaux des journalistes ne sont pas aussi doux. Les tissus nuancés et veloutés pour eux n'ont aucun attrait. Ce qu'ils aiment

c'est le papier noirci de caractères inoffensifs en apparence, mais constituant par leur admirable disposition une arme aussi fatale que celle des Parques mythologiques.

Elles ne sont plus, les Parques de la fable, et si leur quenouille ne tourne plus, leurs ciseaux sont tombés entre les mains des journalistes acrobates, qui savent s'en servir, Dieu merci.

Un journaliste rangé, dans un moment de verve poétique dédie une épître à la rose, l'année suivante la première brise printannière lui inspire un sonnet sur la marguerite : aussitôt les ciseaux d'un jaloux entrent en campagne et se promenant autour de l'épître et du sonnet viennent prouver aux lecteurs ébahis, l'inconstance du malheureux chantre des charmeresses qui s'épanouissent sous les baisers de Flore.

Voilà pour le côté poétique de la médaille, car son revers n'a pas même les délicieuses senteurs des fleurs effeuillées qui conservent un reste de parfum.

Un journaliste parsème-t-il ses écrits d'adjectifs un peu expressifs et criards aux yeux d'un puriste, vite ce dernier joue des ciseaux, enlève les adjectifs mal élevés à leur période, les dispose en kyrielle et qualifie le tout de " style évangélique."

Un autre larron apparaît sur la scène et toujours avec les ciseaux, s'empare de la colonne évangélique, l'allonge des épithètes indignées de son prédécesseur et nous avons l'édification d'embrasser d'un seul regard, les imprécations du premier, l'indignation du second et l'indignation de l'indignation du troisième. La kyrielle s'enrichit ainsi jusqu'à ce que, l'haleine et l'espace manquant les enfleurs d'adjectifs se voient contraints d'abandonner l'arène épuisés. C'est la deuxième édition de l'histoire de Jérôme Pointu, s'alignant par une belle matinée du printemps sur la lisière d'un petit bois pour venger par le fer, la dignité de son nez, outragé par un critique malveillant :

" Il avance, je recule ; je me fends en deux, il se fend en quatre ; je me fends en quatre, il se fend en huit, ça faisait quatre de plus que moi."

Inutile d'ajouter qu'après un pareil coup de force Jérôme qui ne pouvait se fendre en douze dut ranger au plus tôt et déclarer l'honneur satisfait. Il en est de même de nos journalistes, c'est celui qui fait la kyrielle la plus longue qui triomphe.

Rédiger un journal semble une tâche ardue pour plusieurs : c'est qu'ils ne connaissent que les journalistes de l'ancienne école, s'ils connaissent les journalistes acrobates, ils verraient que c'est la chose la plus facile au monde. Le répertoire parisien est si vaste qu'on peut y promener ses ciseaux à son aisé dans les articles les plus goûtés, les mieux écrits, changer le nom des lieux et des personnes et sous le prisme de l'anonyme exciter votre admiration et un vif désir de connaître celui qui

vous tient sous le charme de sa plume magique. Vous croyez souvent trouver un écrivain quand vous ne tenez qu'un tailleur ! C'est ce qui explique certaines chroniques au style disparate passant du burlesque au sublime et du sublime au trivial sans ménagement, sans transition aucune. Les ciseaux ne sont pas toujours clairvoyants et celui qui les manie ignore souvent le rôle du fil et de l'aiguille, dans l'assemblage de périodes destinées à former un tout intéressant et harmonieux.

* *
*

Les personnalités sont le trapèze bien-aimé des journalistes acrobates. Aussi voyez quels champs vastes elles offrent à leur imagination. Etes-vous à bout d'arguments, sur le point de succomber, ayez de suite recours aux personnalités et vous m'en direz des nouvelles.

Journalistes intègres et consciencieux, polémistes de talent, gare à vous. Les journalistes acrobates vous font poser. Ils sont toujours à leur toile, le pinceau à la main, vous lorgnant d'un monocle et traçant malicieusement les côtés ridicules et toujours imaginaires qui déparent votre personne dans son extérieur, son maintien et ses habitudes favorites. Promenades, excursions, voyages, rien n'échappe à l'œil de lynx du bloc enfariné qui surveille vos moindre peccadilles. Vos arguments sont inattaquables, mais votre personne ne l'est pas. L'extrémité de votre chaussure, comme le sommet arrondi de votre couvre-chef ne sauraient échapper à la censure qui les menace ; quand bien même seriez-vous aussi invulnérable qu'Achille, vous pourriez encore rencontrer un Pâris pour vous blesser au talon. Même cette liberté qui vous sourit tant, qui excite tant votre enthousiasme savez-vous que les journalistes acrobates vous la refusent ?

Il ne vous est plus permis de vous pavaner sur la rue en veste blanche, la canne à la main, les cheveux au vent : ils vous accuseront de mener la vie aux dépens d'autrui ou de faire une chasse sentimentale ; il ne vous est plus permis de promener votre personne de droite à gauche sur le trottoir : c'est l'indice d'un caractère ambitieux et avide de tout monopoliser ; il ne vous est plus permis de balancer votre tête du nord au sud, de l'est à l'ouest : c'est la marque du mortel indécis, naissant avec une girouette dans la cervelle et gaspillant sa carrière à suivre les premières brises qu'il rencontre.

Soyez circonspects dans le choix de vos habits, de vos promenades, de vos discours ;

Ne revêtez jamais des habits minces, clairs et légers, on pourrait en déduire que vous avec la tête légère ; évitez pareillement les étoffes chaudes, épaisses, rembrunies : elles ne sont portées que par les esprits obscurs et froids qui cherchent quelques rayonnements de cha-

leur dans une étoffe grossière. Vous croyez peut-être qu'on vous laissera tranquilles avec des habits qui transigent avec les deux extrêmes. Nullement. Vous portez l'habit du commun des mortels or le commun des mortels c'est la médiocrité et comme chez eux, l'habit fait le moine vous ne pourrez jamais être qu'un journaliste médiocre, incapable de tout effort de génie, de toute conception remarquable, de toute initiative.

Rien ne contente les journalistes acrobates. Prenez toutes les précautions voulues, du moment qu'ils vous déclarent la guerre, armés des personnalités, votre cas sera toujours un cas pendable.

Sortez le matin : vous venez de faire ribotte ; sortez le midi, votre vue les offusque ; sortez le soir : les ruelles sont nombreuses et attrayantes, mille nez de lévriers vous y pousseront, flairant une mousseline rose ou une gaze vaporeuse ; restez au contraire à la maison, vous serez de suite un être insociable, un misanthrope, un conspirateur, un dynamitard, que sais-je.

Ne montez jamais sur les tréteaux durant les luttes électorales pour haranguer la multitude : votre voix est éraillée, un véritable fausset, vos gestes sont pitoyables, vos discours sont d'un piètre sire ; c'est une volée de bois vert qui vous attend ; vous n'êtes point patriotique : votre avancement, un espoir d'arriver aux bancs ministériels ou d'endosser l'hermine judiciaire vous font seul gesticuler.

Gardez au contraire le silence, abstenes-vous de ces luttes acrimoneuses : vous n'avez rien mérité de la patrie ; vous êtes un hableur dormant en sécurité à l'ombre d'un chiffon de papier et incapable de descendre sur le terrain, pour rencontrer le héros qui vous inflige un stigmate honteux.

Et l'échenillage se continue sur toutes les nuances depuis les plus pâles jusqu'aux plus sombres ; sur tous les tons, depuis les plus graves jusqu'aux plus aigus.

.

Ces polémiques ridicules seraient peut-être excusables si l'on n'y attaquait souvent ce qu'il y a de plus sacré, de plus inviolable, le foyer domestique, la famille qui suivant le père Félix "est tout ensemble la génération, la formation, la tradition de la vie sociale, et, à ce triple titre, la mère ingénue et à toujours féconde de la patrie elle-même." Qui attaque la société domestique, attaque par là même sa base inébranlable : la société religieuse et par conséquent Dieu : ces deux sociétés étant inséparables celui qui outrage l'une outrage également l'autre.

On dira peut-être en guise d'excuse : on m'attaque avec des personnalités, il m'est permis de répondre par des personnalités.

Parce qu'un journaliste oublie les premières notions de la convenance et de l'honneur s'en suit-il que tous doivent l'imiter? parce qu'il prostitue ses talents s'en suit-il que vous devez prostituer les vôtres au détriment de la grande mission qui vous incombe ici-bas?

Cette manie d'éviter le raisonnement par mille détours, de répondre aux attaques loyales par des réponses tortueuses est des plus déplorables, tant au point de vue du progrès qu'au point de vue de l'avenir du journalisme.

D'où viennent nos plus grandes découvertes : ces inventions merveilleuses qui excitent l'admiration et stimulent le génie? le plus souvent d'une polémique sage et modérée, d'une polémique où aux raisons on oppose des raisons, aux arguments des arguments et non pas de ces polémiques disproportionnées où les arguments ne rencontrent que des invectives, les raisons que des personnalités, ou le ridicule à outrance.

Une étincelle jaillit souvent de deux cailloux qui se rencontrent, que la main qui les dirige les écarte, il n'y aura point de choc et par conséquent point d'étincelle.

Il en est de même pour toutes les questions que le journaliste est appelé à élucider. S'il s'en tient rigoureusement au sujet, on peut espérer une heureuse solution, mais s'il s'amuse à battre la campagne on peut dire adieu à tout espoir.

Grâce au système des acrobates, tout le monde peut devenir journaliste : c'est avouer implicitement qu'il n'y a plus de journalisme. Plus besoin de tact, de convenances ; peine perdue que tout le bagage scientifique et littéraire, vain mot que l'attachement aux principes vrais. Il suffit d'être pourfendeur, d'avoir l'esprit un peu retors et de posséder une bonne besace de signes orthographiques, de *sic* entre parenthèses, de ciseaux et de personnalités. Rien de plus facile et je m'explique maintenant pourquoi l'un de nos braves journalistes mont-réalais s'écriait l'an dernier que "le véritable journaliste, l'écrivain consciencieux, le profond penseur, l'homme qui possède les qualités requises pour éclairer et diriger l'opinion publique, n'avait plus sa place dans le journalisme canadien."

On peut donc dire de ces charlatans qui découragent les véritables amis de la presse ce que Desmahis disait des vases qu'il voyait dans certaines vitrines de Paris :

Sur des vases rangés, d'Esculape chéris :
Esmétique, antimoine, essence, esprit de nitre ;
Eh bien ces vases là, n'ont souvent que le titre !

Nos Don Quichotte n'ont pareillement que le titre de journalistes. Laissons leur donc ce nom puisqu'ils y tiennent tant, mais pour l'hon-

neur de la profession, ayons soin d'y accoler le qualificatif, "*acrobate*," car s'ils savent se distinguer quelque part c'est plus par leur souplesse et par leurs procédés mystérieux et louches que par la franchise de leurs convictions et leur dévouement à la cause nationale !

CHS. M. DUCHARME.

L'ANCIENNE NOBLESSE DU CANADA.

X

Il a été dit plus d'une fois que Louis XIV, voulant se débarrasser des chenapans dont la noblesse du royaume avait parfois à rougir, les expédiait par force au Canada. Cette assertion a un peu de vrai et beaucoup de faux. Tout d'abord, constatons que la chose n'eut lieu qu'après le décès de Colbert, entre 1685 et 1715, alors que la colonie était parfaitement fondée. Les garnements en question étaient retenus dans les garnisons ou servaient, le plus souvent, à la traite, dans les postes éloignés, chez les Sauvages. Je défie qui que ce soit de démontrer qu'on ait établi quelque nombre de ces sortes de gens dans les campagnes. Les rejetons de la noblesse, mis de cette manière en pénitence dans les bois et les lieux écartés, n'y demeuraient pas longtemps, et cela pour deux motifs : les uns désertaient et allaient se joindre aux Anglais ou aux Sauvages ; les autres trouvaient grâce devant leurs familles et étaient rappelés en France. Quelques récits rédigés par deux ou trois de ces tristes sires, démontrent à l'évidence qu'ils n'ont jamais connu nos paroisses, et qu'ils n'ont point été lâchés par leurs gardiens officiels au milieu d'une population qui les eut lapidés à la première incartade. Les inexactitudes flagrantes qui abondent dans leurs lettres font voir qu'ils ont plutôt cherché à égayer et piquer la curiosité des lecteurs que de raconter ce qu'ils étaient supposés avoir vu. Ainsi le chevalier de Beauchêne qui a passé ses notes à Le Sage, auteur de *Gil Blas*, ne se fait pas scrupule de dire qu'il a vécu avec les Hurons, dans le voisinage de Toronto, vers 1695, tandis que jamais, depuis 1649, il n'y a eu de groupe de Hurons dans le Haut-Canada. Le reste de ces contes est à l'avenant.

La bibliographie de la Nouvelle-France est une étude à faire. Après avoir épluché les livres du temps et mis au jour la valeur de chacun, nous nous comprendrons mieux en parlant du passé. La Société Royale devrait entreprendre ce travail.

En 1704, l'évêque de Poitiers sollicita la permission de faire exiler aux colonies deux gentilshommes qui occasionnaient des scandales

dans son diocèse. Le ministre, M. de Pontchartrain, lui répondit : " L'on n'envoie personne de force en Amérique."

XI

A la suite de la belle campagne de 1690, le comte de Frontenac demanda des lettres de noblesse pour Juchereau de Saint-Denis et François Hertel ; elles furent envoyées à Québec en 1691, mais Hertel se trouva trop pauvre pour acquitter les frais de chancellerie de ces documents. La chose étant revenue devant le roi, en 1698, le ministre écrivit au comte de Frontenac dans les termes suivants : " Sa Majesté n'a pas voulu entrer dans la demande du sieur de Hertel, et si cet homme n'est pas en état de payer le sceau des lettres de noblesse qu'elle lui a accordées, il le sera encore moins d'en soutenir la qualité. Sa Majesté ne les aurait pas accordées si elle avait été informée de sa pauvreté, étant certain que cela ne servirait qu'à jeter ses enfants dans le désordre, qui auraient pu s'adonner à des travaux qui ne conviennent point à des gentilshommes."*

Cette dépêche prouve : 1^o que le roi exigeait de la fortune chez sa noblesse du Canada, mais ne se mettait pas en peine de lui procurer les moyens d'y parvenir ; 2^o que l'on pouvait être ministre, au milieu du siècle littéraire français par excellence et ne pas savoir écrire le français.

Après la mort de Louis XIV, le même Hertel se fit accorder d'autres lettres de noblesse. On ne dit pas s'il les paya ou non. Son sang et celui de ses fils coulaient depuis soixante ans sur tous les champs de bataille. Pourquoi Hertel n'a-t-il pas été à Québec poser sa main trempée de son sang sur le parchemin de 1691 ? Il n'y a pas de sceau officiel qui vaille une pareille marque.

Charlevoix écrivait en 1720 : " Tout le monde, ici, a le nécessaire pour vivre. On y paie peu au roi. L'habitant ne connaît point la taille ; il a du pain à bon marché ; la viande et le poisson n'y sont pas chers, Mais le vin, les étoffes, et tout ce qu'il faut faire venir de France, y coûtent beaucoup. Les gens à plaindre sont les gentilshommes et les officiers, qui n'ont que leurs appointements et qui sont chargés de famille... Il y a dans la Nouvelle-France plus de noblesse que dans toutes nos colonies ensemble... La plupart de ces gentilshommes ne sont pas à leur aise. Ils y seraient encore moins si le commerce ne leur était pas permis et si la chasse et la pêche n'étaient ici de droit commun. Après tout, c'est un peu leur faute s'ils souffrent de la disette : la terre est bonne presque partout et l'agriculture ne fait point déroger. Combien de gentilshommes, dans toutes les provinces de France, envie-

raient le sort des simples habitants du Canada s'ils le connaissaient ! Et ceux qui languissent ici dans une honteuse indigence sont-ils excusables de ne pas embrasser une profession que la seule corruption des mœurs et des plus saines maximes a dégradée de son ancienne noblesse ?”

L'intendant Hocquart écrivait, en 1736 : “ Tous les gentilshommes et enfants d'officiers désirent entrer dans le service, ce qui est louable en soi-même, mais comme la plupart sont pauvres, plusieurs y entrent pour y trouver une petite ressource dans la solde du roi, plutôt que pour d'autres motifs. M. le gouverneur-général choisit les meilleurs sujets ; on a de la peine à engager les autres à faire valoir des terres ; peut-être conviendrait-il d'en faire passer quelques-uns en France, pour servir dans la marine, afin de s'attacher de plus en plus la noblesse et les gens du pays.”

XII

A la fin du régime français, les familles nobles étaient assez nombreuses dans la colonie. On en comptait une trentaine, subdivisées chacune en plusieurs branches. Voyons d'abord celles qui avaient reçu leurs titres en Canada.

Boucher portait les noms de Boucherville, Montbrun, Piedmont, Niverville, Grosbois, la Broquerie, la Perrière, la Bruère, Grand-Pré. Plusieurs membres de cette famille brillaient dans la milice ; d'autres étaient seigneurs et s'occupaient de colonisation. Ils ne se sont pas effacés sous le régime anglais.

Godefroy, de Lintot, Saint-Paul, Requetaillade, Normanville, Tonancourt, Vieuxpont. Officiers militaires, civils, seigneurs, commerçants, interprètes.

Denys, de la Trinité, la Ronde, Vitré, Fonsac, Bonaventure. Gouverneurs, commandants de postes militaires, officiers des vaisseaux du roi, seigneurs, marchands, manufacturiers, colonisateurs, interprètes, agents dans les contrées sauvages.

Hertel, de Rouville, Lafrenière, Chambly, Beulac, Sainte-Thérèse, Sorel, Louisbourg, Montcourt, Beaubassin, Cournoyer. Militaires, seigneurs, hommes de loi, colonisateurs, très identifiés avec les intérêts canadiens.

Couillard, de Lespinay, Roquebrune, Després, Deschênes, Desilets. Officiers de milice, bons seigneurs, industriels, populaires.

Le Moyen de Longueuil, (1) famille nombreuse et de la plus haute va-

(1) A la page 306, il faut lire LeMoine de Sérigny, et non pas de Sévigny.

leur sous Louis XIV, mais diminuée en hommes au temps de Louis XV. De toute la noblesse canadienne, elle a recueilli le plus de gloire à la guerre.

Le Ber, de Senneville, Saint-Paul, Du Chêne ; officiers militaires, seigneurs, commandants des postes de l'ouest, commerçants. Famille généreuse qui a attaché son nom à plusieurs œuvres méritoires.

Amyot, de Villeneuve, Neuville, Vincelot, Lespinière. Seigneurs, officiers de milice, marchands, colonisateurs.

Aubert, de la Chesnaye et de Gaspé. Militaires, seigneurs, notaires, commerçants.

Testard de Montigny, famille de braves, de négociants, de voyageurs intrépides et de seigneurs aimables. Je ne sais si elle a jamais reçu des lettres de noblesse ; même observation à l'égard de La Porte de Louvigny, sa parente, et qui me paraît avoir été d'ancienne noblesse de France, mais non de celle du Canada.

Passons à la noblesse venue de France, ou pour mieux m'exprimer aux familles qui, dès leur arrivées, ont joué ici le rôle de la noblesse.

Juchereau-Duchesnay. Ses membres n'ont cessé, de 1632 à 1885, d'être répandus dans toutes les branches du service public. On les retrouve au Nord-Ouest, en Louisiane, en Europe et en Asie, occupant des emplois distingués.

Le Neuf, de la Poterie, du Hérisson, de la Vallière, de Portneuf, de Beaubassin, de Boisneuf, de Bécancour. Gouverneurs, commandants de place, juges, colonisateurs.

Le Gardeur, de Repentigny, Tilly, Villiers, Montesson, Croisille, Beauvais, Courtemanche, St. Pierre, Caumont. On les voit au service sur tous les points des possessions françaises dans l'Amérique du nord et jusqu'aux Indes. Gouverneurs, militaires, conseillers, marins, beaux noms bien portés.

Chartier de Lotbinière ; famille de robe et d'épée ; très ancienne noblesse. Juges, seigneurs, ingénieurs, hommes politiques ; plus d'argent que la plupart des nobles du Canada ; très répandue dans les salons.

Robineau de Bécancour, de Meneval, de Portneuf, de Neuville. Ne comptait que des filles au temps de la conquête. Durant un siècle, les Robineau avaient illustré leur nom parmi nous. Vaillants officiers de terre et de mer, seigneurs, colonisateurs, commandants de place, ils se retrouvent partout dans les annales du Canada.

D'Ailleboust, de Coulonges, Manthet, Musseaux, Périgny, Cuisy, Argenteuil. Occupaient dans les troupes et dans l'administration civile des charges importantes.

D'Amours, de Chauffours, Lamorandière, Fréneuse, Clignancourt, Louvières, Courberon, Des Plaines, autant de noms qui figurent avec avantage dans notre Histoire. Très ancienne noblesse française.

Rouer de Villeray. Gens de robe, apparentés aux meilleurs cercles de la colonie.

Ruette d'Auteuil, aussi famille de robe, aimant le Canada et tâchant de le faire comprendre à la France.

Gautier, de Varennes, La Vérendrye, Boumois. Officiers d'épée, gouverneurs, découvreurs, seigneurs, commerçants. Excellents états de service.

Tarieu, de la Naudière, la Pérade. Commandants de place, seigneurs, officiers civils, gens du monde.

Fleury d'Eschambault et de la Gorgendière. Militaires, grands négociants, seigneurs, pilotes. Type aimable et généreux.

Saint-Ours et d'Eschaillons. Très ancienne noblesse. Militaires, seigneurs. Famille très aimée. Cultivateurs et soldats ils nous laissent un exemple que l'histoire a eu le soin d'enregistrer.

Vaudreuil. Occupant les premières charges dans le Canada et la Louisiane. Très lié aux intérêts canadiens. En butte aux attaques de ceux qui appauvrissaient notre pays pour s'enrichir.

Chaussegros de Léry. Ingénieurs, savants, seigneurs, hommes politiques, illustres en Canada et en Europe.

Margane de la Valterie. Militaires et seigneurs. On les rencontre sur nos frontières, c'est-à-dire par toute l'Amérique du nord.

Jarret, de Verchères. Maniant l'épée et la charrue, les femmes et les hommes.

Joubert, de Marson, de Soulanges. Militaires, seigneurs.

Pécaudy de Contrecoeur. Quatre générations comptant ensemble cent années de service militaire et plus de cinquante blessures. Seigneurs et fondateurs de paroisses.

Bécard de Granville. Capitaines dans les troupes ; procureurs du roi ; seigneurs.

Beaujeu. Militaires et seigneurs. Très ancienne noblesse

Salaberry. Distingué du temps d'Henri IV. Seigneurs, marins, amis du plaisir, très populaires. Race de géants, qui portent à la guerre des armes appropriées à leur taille et s'en servent comme les paladins du moyen-âge.

Sans pouvoir qualifier de familles nobles celles dont les noms suivent, nous ne saurions les écarter du groupe qui, avec la noblesse authentique, formait la classe supérieure du Canada :

Adhémar de Saint-Martin et de Lantagnac ; Albergati-Veza ; d'Aigremont, de Monseignat ; Amariton ; Renaud d'Avesnes des Meloises ; Baby ; Boisberthelot de Beaucourt ; Picoté de Bellestre ; Bissot de Vincennes et de la Rivière ; Sabrevois de Bleury et de Sermonville ; Celoron de Blainville ; Crevier de Saint-François ; de Bonne de Misede ; Duguay de Boisbrillant ; Deschamps de la Bouteillerie et Boishébert ;

de Catalogne ; Charlevoix-Payen de Chavoy et de Noyan ; Clermont ; de Couagne ; Coulon de Villiers et de Jumonville ; Gaultier de Comporté ; d'Agneaux ; des Jordis ; de Lino ; Chorel d'Orvilliers de Saint-Romain ; Drouet de Richerville, de Coulonnière ; de Carqueville ; de Mareuil ; de Boudicourt ; Duplessis-Faber de Montrampon ; Dupuis de Pensins et de Villiers ; Lambert-Dumont ; Guyon-Dubuisson ; d'Estimauville, Mariaucheu d'Esglis ; de Gannes de Falaise ; de Noyelles ; Chapt La Corne de Saint-Luc, de la Chesnaye, de la Colombière, Dubreuil ; Brouillet de la Chassagne ; Morel de la Durantaye ; de Muy ; Levreau de Langy, de la Pilette, de Montignon ; Rotutel de Lanoue ; Mouet de Moras et de Langlade ; Migeon de Bransac et de la Gauchetière ; Ramesay de la Gesse et de Monnoir ; Dazemard de Lusignan ; Martel de Brouage ; Rocheblave de Rastel ; Thaumur de la Source ; Benoit ; marchands de Ligneris.

XIII

Le Canada étant passé aux mains de l'Angleterre, nos gens se retirèrent instinctivement dans les campagnes. Le pouvoir se trouva isolé de la masse de la population.

Deux classes étaient propres à servir d'intermédiaires entre le peuple et les autorités : le clergé et la noblesse ou les seigneurs—mais le clergé et une partie de la noblesse étaient français et ne demandaient qu'à revoir leur patrie ; la plupart des seigneurs regardaient avec défiance le nouveau gouvernement.

Peu de personnages nobles, ou seigneurs, eurent le courage d'adopter une ligne de conduite définie. Les uns s'effacèrent d'eux-mêmes ; d'autres allèrent aux Anglais, sans rougir. Le devoir de la noblesse était de s'interposer entre les deux races, de manière à faire comprendre aux chefs de l'Etat que les Canadiens, se reposant sur la foi du traité de Paris,⁽¹⁾ voulaient participer à l'administration de leur pays, sans aucunement se montrer hostiles aux nouveaux colons. Il est probable que nous eussions gagné dès le début notre place au soleil—mais la noblesse se renferma dans une dignité vide et sans raison—elle oublia à la fois de servir ses compatriotes et de se créer à elle-même une position supérieure à toutes celles qu'elle avait occupées. Cette noblesse paraît avoir été bien médiocrement douée en énergie et en patriotisme. Le temps l'a usée complètement. Elle n'a pas été capable de conserver ses terres. Elle a laissé passer par dessus sa tête les enfants du peuple, lorsque, à bout de patience, ceux-ci se décidèrent à surveiller eux-

(1) Le traité de Paris (1763) disait que les Canadiens seraient sur le pied des autres sujets britanniques.

mêmes les affaires publiques. La noblesse, après la conquête, perdit la vertu et le nom qu'elle eut pu conserver. Ne disons rien du goût du travail qu'elle n'avait jamais connu et qu'elle ne chercha même pas à acquérir. L'inexorable loi de la préservation personnelle ne s'imposa ni à sa paresse, ni à son honneur. Si, entre 1760 et 1774, nous eussions eu quelques membres de cette classe—mais fermes, adroits, dévoués, patriotiques—auprès des hommes justes et honnêtes qui composaient le gouvernement, il est très probable que l'on n'eût pas assisté plus tard au spectacle d'une coterie anglaise, infime, sans vergogne, jalouse de notre race, dirigeant tout à sa guise et se faisant seule écouter des ministres de Londres.

Car l'Angleterre commença par nous traiter mieux que la France n'avait fait en aucun temps.

Quelques marchands, quelques exploiters se présentèrent du premier jour et entamèrent la lutte pour anéantir les Canadiens, au moins politiquement. Nous n'avions personne pour répondre à ces hommes dangereux. Les officiers placés à la tête de l'administration, furent contraints de repartir les uns après les autres sous le poids des accusations de cette clique d'enragés. Nos amis, les Anglais de la conquête, furent ainsi victimes de leur honnêteté et loyauté envers nous. La clique avait plein jeu partout en 1774 lorsque gronda la révolution américaine qui la fit un moment disparaître.

Le général Murray, premier gouverneur du Canada après la conquête, rappelé à Londres pour expliquer sa conduite, disait, en 1766, devant la chambre des communes : " La noblesse de la colonie est nombreuse et se pique de son ancienneté aussi bien que de sa gloire militaire. Ces nobles sont seigneurs de toutes les terres cultivées, et, quoique pauvres, ils sont en position, dans ce pays où l'argent est rare et le luxe encore inconnu, de maintenir leur dignité. Leurs censitaires, qui ne payent à peu près qu'une piastre par année pour tous droits, sont à l'aise et vivent bien ; ils ont été habitués à respecter la noblesse et à lui obéir. Ils ont supporté ensemble les travaux de la guerre, et leur mutuelle affection s'est renforcée après la conquête."

On ne saurait indiquer en termes plus précis l'existence parmi les Canadiens d'une classe susceptible de protéger les intérêts des enfants du sol et de jouer le premier rôle dans les affaires. Cette classe s'est tenue maladroitement loin du théâtre de l'action.

Murray ajoute : " Les Canadiens sont choqués des insultes que leur noblesse et les officiers du roi d'Angleterre ont reçues des marchands et des avocats anglais depuis que le gouvernement civil est établi." Pourquoi la noblesse n'a-t-elle pas relevé le gant ? Son inertie a laissé le champ libre aux quelques agitateurs qui nous malmenaient tous ensemble.

XIV

La colonie étant passée aux Anglais, il se produisit une chose singulière : les Anglais ne vinrent pas y demeurer.

Je m'explique très bien le froid qui devait exister et qui existait effectivement entre la noblesse et la seigneurie du Canada et les nouveaux administrateurs, mais sauf le désir de voir reparaître le régime Louis XV, je ne vois pas que notre classe élevée se soit mis dans la tête la moindre idée d'ordre public. La noblesse et la seigneurie comprirent si peu leur position qu'elles se réfugièrent dans les campagnes, comme en exil ; quelques-uns de leurs membres se rendirent aux vainqueurs. Leur rôle eût été de prendre place entre la chaumière et le château, malgré le froid que je viens de mentionner.

A ceux qui diront : il n'existait pas de corps délibératif ; les gouverneurs étaient entourés de fonctionnaires venus de la Grande-Bretagne—je répondrai : lorsqu'un moyen fait défaut, on en adopte un autre.

Puisque l'Angleterre n'envoyait pas de colons au Canada, la force vive de la nation restait parmi nous. Eprouvant la crainte de se voir enveloppés à cause de leur petit nombre, les Anglais faisaient un peu bonne figure à tout le monde et les salons du château étaient ouverts aux anciens notables du pays. C'était là qu'il fallait porter notre influence—afin de tenir au bout du bras une trentaine de marchands et spéculateurs qui remuaient ciel et terre pour nous écraser. Et ceci devenait surtout le devoir des seigneurs, car la noblesse, de plus en plus pauvre, et diminuée en nombre par ceux qui étaient retournés en France, ne comptait guère qu'au second rang dans la haute classe. On a vu les lettres des gouverneurs Murray et Carleton : ces deux militaires paraissent avoir beaucoup compté sur les seigneurs pour donner satisfaction au peuple. Ils ne se trompaient pas en attribuant à ces personnages une fonction intermédiaire entre le pouvoir et l'habitant, mais leurs vues ne furent pas comprises de ceux-là mêmes qu'ils cherchaient à favoriser dans l'intérêt commun—aussi vit-on une poignée d'agitateurs malveillants tracasser les enfants du sol et bosculer les gouverneurs qui ne cédaient point à leurs exigences.

XV

Je ne sais si, dans tous les pays du monde les gens se laissent gouverner par des mots, comme au Canada. Quelques jours après la publication de l'un de mes articles, il m'arrive invariablement des lettres écrites sous une fausse impression—à cause d'un mot, d'un terme

auquel on attache un sens qu'ils n'ont pas. Voici que l'on veut savoir comment la noblesse pouvait être pauvre au dix-septième siècle lorsque je dis que beaucoup de seigneurs prospéraient.

Seigneur et noblesse sont des choses aussi différentes que manufacturier et avocat. L'un produit, l'autre consomme. Ce sont deux états ou métiers, indépendants l'un de l'autre.

Pouvait être seigneur et seigneur riche, tout habitant qui voulait prendre des terres et y travailler.

Ne pouvait être noble que celui qui était noble—cela ne lui donnait pas du pain. Il est vrai que sous le régime français les nobles recevaient aussi des terres, mais les mettre en valeur, ah ! ils ne connaissaient pas cet art qui est le privilège des rôturiers.

Ainsi : noblesse c'est noblesse ; et seigneurie, seigneurie.

Au dix-huitième siècle, les seigneurs parvenus à l'aisance étaient plus appréciés au Canada que les nobles. C'était la seigneurie prospère qui était devenue la noblesse dirigeante, de même que, de nos jours, les financiers mènent toutes les affaires. Les peuples ne sauraient échapper à cette situation : il faut toujours qu'ils soient dirigés par une caste, une réunion d'individus ou plus riches, ou plus instruits, ou plus habiles, ou plus ambitieux. Dans cet ordre d'idées, on s'explique le rôle de l'ancienne noblesse de France et celui des parlements d'aujourd'hui.

XVI

Les événements vont vite en Amérique. Dix ans après la cession du Canada, la Nouvelle Angleterre prit les armes contre la mère-patrie. Les ministres de Londres pensèrent qu'il était temps de concéder à notre province, encore toute française, un semblant d'administration libre. L'été de 1775, un conseil fut nommé, soi-disant pour représenter la population du Bas-Canada. Douze hommes de loi ou commerçants anglais, qui ne représentaient rien du tout, entrèrent en fonction—à côté de six seigneurs de l'ancienne noblesse et deux seigneurs canadiens. Cette proportion inique nous donnait un délégué par dix mille âmes ; les Anglais avaient un délégué par deux cents âmes. Pourquoi la noblesse a-t-elle accepté du service dans ces conditions humiliantes, alors que l'Angleterre, prise de peur, penchait vers toutes les concessions en Amérique ?

Les agents du ministère anglais avaient su classer la noblesse et la seigneurie du Canada : 1^o les indifférents, réfugiés à jamais sur leurs terres ; 2^o les familles hostiles aux conquérants ; 3^o les chercheurs de place. Ces derniers ne sont pas excusables d'avoir consenti à composer la minorité du conseil lorsqu'ils devaient en être la grande majorité.

La mollesse de leur attitude permit aux Anglais de tout gouverner, comme de coutume. L'ennemi était aux portes ; il fallait en profiter pour opérer un changement radical dans le système d'abus que nous subissions : c'est là de la bonne politique, car si vous n'avez pas l'art de mettre le couteau sur la gorge de votre adversaire lorsqu'il se trouve embarrassé vous êtes sans valeur comme représentant du peuple.

De 1760 à 1784, nous étions seuls de colons ou habitants dans le Bas-Canada. Durant ces vingt-quatre années, la moindre manifestation d'énergie eut pu nous faire accorder une large part de l'administration.

La classe qui se prétendait dirigeante parmi nous recula devant ce devoir national. Nous restâmes aussi éloignés des chefs du gouvernement que du schah de Perse. Si la guerre américaine de 1774 à 1784 n'eût point surgie pour restreindre les ambitions du petit groupe anglais qui nous exploitait, notre abaissement eût été rapide et définitif. La crainte de nos voisins empêcha nos ennemis de consommer notre ruine.

Je place donc dans le quart de siècle qui suivit la cession du pays à l'Angleterre la crise qui décida du sort de la noblesse et de la seigneurie comme influence dirigeante parmi les Canadiens. La noblesse surtout manqua l'occasion de se grandir et de nous aider. En 1791, le peuple le lui fit sentir en ne reconnaissant pas son utilité.

BENJAMIN SULTE.

LIVADIA ⁽¹⁾

(Suite.)

V

La bonne M^{me} du Feuillant n'avait pas perdu sa journée : elle avait avait couru de côté et d'autre dans le faubourg Saint-Germain, entrant avec éclat chez tous ses bons amis et leur disant avec cette volubilité qui la caractérisait :

—Vous ne savez pas que j'ai fait ce matin une rencontre qui m'a ravie. Une de nos vieilles connaissances, qu'on ne voit pas souvent à Paris depuis plusieurs années. Devinez-vous ? non. Eh bien, je vais vous le dire. C'est l'aimable, c'est la chère marquise d'Ardennes que j'ai trouvée à Sainte-Clotilde, agenouillée après de son fils, qui a toujours sa figure de bon garçon, ouverte et honnête. J'ai sauté dans ses bras, c'est-à-dire non, je me suis retenue à cause du saint lieu, mais à grand'peine, et j'ai trouvé la messe bien longue. Enfin, elle est là, et c'est une surprise charmante, n'est ce pas, qu'en pensez-vous ?

—Mais que nous serons enchanté de la voir aussi.

—Vraiment ! Eh bien, alors à ce soir, elle m'a promis de venir dîner. Je suis sûre qu'elle sera heureuse de passer la soirée avec vous.

Et ainsi glanant de tous côtés, donnant à son salon les proportions de son cœur, l'excellente femme se trouva à la fin de la journée avoir fait un nombre d'invitations des plus respectables. Elle s'en aperçut un peu tard lorsqu'elle vit les gens se presser chez elle et trouver à peine des sièges :

—Mes amis, leur dit-elle, je vous demande bien pardon ; j'ai voulu que tous ceux que j'aime puissent jouir comme moi de l'arrivée de votre chère marquise, et je n'ai peut-être pas mis assez de prudence

(1) Du *Correspondant*.

dans mes calculs. C'est un défaut dont je pense ne me corriger jamais. Jean, ouvrez les portes de la salle à manger.....

La marquise d'Ardenne, très-sensible à l'empressement qu'on avait mis à l'entourer dès son arrivée, rassura sa vieille amie et fut pour tous si gracieuse et si bonne, que son fils en était plus fier que jamais. On sentait d'ailleurs combien cette digne et vertueuse femme avait laissé de profondes racines dans ce monde élégant où elle avait vécu et qu'elle avait cependant abandonné depuis si longtemps. D'un seul coup, elle y avait repris sa place comme une chose toute simple ; les hommes s'étonnaient de lui trouver encore tant de charme sous ses traits fatigués, tant de souplesse d'esprit ; les femmes se sentaient attirées par son inépuisable bonté, et plus d'une jeune fille se prenait à envier la suprême distinction de ses moindres mouvements. La curiosité qui s'attachait au comte Nelsor et à sa fille, dont le nom avait été plusieurs fois prononcé en même temps que celui du marquis d'Ardenne, avait contribué aussi à donner un attrait d'actualité à l'arrivée de la marquise :

—Ah ! maintenant que nous vous tenons, nous ne vous lâcherons pas, répétait M^{me} du Feuillant, j'espère qu'on vous verra aux dernières réunions de la saison. On parle encore de quelques bals, et j'entends que vous y venez jouir des succès de votre fils.

—Volontiers, répondit la marquise. Vous savez que quand on parvient à tirer un provincial de sa province, il veut tout voir et tout entendre pendant le temps qu'il passe à Paris.

—Mais c'est dans huit jours la grande fête de l'ambassade russe, dit la princesse Barloni. C'est là ce qu'il ne faut pas manquer de voir, ce sera merveilleux, dit-on.

—Je n'avais jamais pensé que les Russes pussent s'amuser l'été, s'écria M^{me} du Feuillant, je les vois toujours avec six mètres de neige sous les pieds et des glaçons dans leurs belles fourrures.

—C'est bon pour les Russes de Russie, madame, reprit Luc de Borneville, mais maintenant nous avons les Russes de Paris, qui ne suivent plus ces vieux usages.....

—Les Russes de Paris ! On dit les Slaves, mon cher, cela fait bien mieux, c'est de la couleur locale.

—Oh ! elle ne leur manque pas, la couleur locale. Slaves ils sont nés, Slaves ils mourront. Je ne connais aucune nation qui ait conservé aussi pur le type de la race et du caractère.

—Il ne faut pas s'en plaindre, dit la princesse, quand ce type produit des merveilles aussi étonnantes que cette ravissante comtesse Livadia.

Le nom de Livadia suscita un léger embarras que la bonne princesse avait bien prévu, à cause de la présence du marquis et de sa

mère. Mais elle était résolue à aider de tout son pouvoir ce mariage que sa sagacité avait pressenti, car elle aimait sérieusement la belle Russe et elle pensa que la marquise aurait ainsi l'occasion d'en entendre dire beaucoup de bien. Son petit plan réussit en effet ; de tous côtés, on se répandit en éloges, non seulement sur la beauté de la jeune fille, mais sur son esprit, sur sa dignité parfaite, sur son grand air d'antique noblesse ; on raconta d'elle plusieurs traits frappants qui dénotaient une générosité princière, et lorsque la marquise sortit du salon, elle était toute surprise de l'auréole de vertu et de perfection qui rayonnait dans le monde autour du front de la belle Livadia.

Pendant les huit jours qui suivirent, elle recueillit encore beaucoup d'autres détails sur elle, elle la rencontra même une ou deux fois chez des amis ; elle constata que partout elle était accueillie en souveraine, et cependant, quand elle consultait son cœur, il lui semblait entendre un cri d'effroi et comme un oiseau qui battait des ailes pour la prévenir d'un malheur :

—Mon Dieu ! s'écriait-elle avec angoisse ! je ne vois pas d'obstacle pourquoi est-ce que je tremble et que je m'alarme ?

Harcelée par cette impression, elle alla trouver sa vieille amie, la mère de la petite princesse Barloni, une sainte femme, qui vivait retirée et dont les conseils étaient sûrs et prudents.

—Chère madame, lui dit-elle, je viens vous ouvrir mon cœur et vous demander d'y jeter un peu de lumière. Il s'agit du mariage de mon fils et vous savez peut-être, par les échos qui arrivent du monde jusqu'à vous, qu'il aime follement une belle étrangère.

—Je le sais, en effet, répondit M^{me} de Longil, et j'ai souvent pensé à vous, mon amie, quand on me parlait de cet amour.

—Et que pensiez-vous, chère madame ? demanda anxieusement la marquise. Dois-je m'y prêter ? dois-je y mettre obstacle ? Partout j'entends faire l'éloge de cette jeune fille, et pourtant, je vous le confie à vous, c'est en tremblant que je lui remettrais la destinée de Louis.

—Je vous comprends, répondit la vieille dame, et je vous dirai avec la même franchise que je partage vos appréhensions : non que les Russes me fassent peur toujours et en tout temps, j'en connais d'admirables, je sais de saintes et angéliques femmes auxquelles il faudrait parler à genoux ; mais ce sont des Russes converties, qui ont fait tourner au bien la fougue de leur sang slave, et je crois que la comtesse Livadia n'est pas du nombre de celles qui partagent notre foi catholique.

—Hélas ! non, murmura la marquise.

—C'est là qu'est le danger, reprit M^{me} de Longil. N'étant pas soumise à ce frein puissant, elle se trouve réduite à la seule force des vertus naturelles qui sont loin de suffire pour rendre une vie heuseuse,

calme et féconde. Vous vous rappelez ce mot heureux du comte de Maistre : " Si l'on enfermait le désir d'un Russe dans une forteresse, il la ferait sauter en l'air." En épousant la fille du comte Nelson, Louis court certainement le danger de se trouver en face d'une nature indomptée. Mais la fougue même de cette jeune Slave peut devenir un élément de bonheur dont Dieu disposera peut-être l'égard de votre fils. Si elle l'aime, ce sera avec une passion telle, qu'il y trouvera un bonheur immense ; ses vertus auront toute l'ardeur de sa race et, sans parler même de l'espoir d'une conversion, pourront éclater en élans généreux.

—Toutes vos paroles répondent à mes sentiments, dit la marquise, je sens qu'elles sont sages, et je vous remercie profondément de leur affectueuse sincérité.

—Je veux même faire beaucoup plus, ajouta la gracieuse vieille femme, et je vous promets, avec grand plaisir, d'égrener souvent mon chapelet pour vous et pour votre fils dans les longues heures de solitude que me laisse la vieillesse.

Et doucement, sans avoir l'air d'y toucher, M^{me} de Longil entretint encore la marquise des trésors cachés au fond des cœurs russes ; les noms des Galitzin, des Rostopchine, des Gagarin, des Schouvaloff, revenaient adroitement à son souvenir ; elle citait quelque heureux trait de leur conversion, quelque admirable élan de leur foi, et M^{me} d'Ardenne la quitta fortifiée, rassurée, pleine de ce joyeux courage qui, devant un noble but, oublie volontairement les obstacles.

Trois jours après avait lieu le bal de l'ambassade russe, et la foule des voitures encombra la rue de Grenelle-Saint-Germain. Louis était radieux : quand il vit apparaître la marquise dans sa robe de velours noir, le cou et les cheveux étincelants de ses magnifiques diamants, il faillit se jeter à ses genoux. Son amour exaltait encore sa tendresse filiale ; l'espérance, une espérance délicieuse, envivrante, grandissait dans son cœur et donnait à son visage l'éclat du bonheur. Pourtant, l'aimait-elle ? Il avait bien le droit d'en douter. La seule faveur sur laquelle il pût s'appuyer était cette promenade qui avait suivi les courses, et l'abandon avec lequel elle avait pris son bras. Mais à qui donc la fière jeune fille avait-elle donné d'autres preuves de tendresse, et qui eût osé lui demander plus, avant d'être son fiancé ? Louis était trop jeune, trop novice pour s'effrayer de ce qu'il y avait d'impénétrable en elle, de ce voile mystérieux derrière lequel elle était parvenue à dérober ses pensées à tout regard profane.

Quand le marquis d'Ardenne et sa mère entrèrent au bal, une foule nombreuse remplissait déjà les immenses salons de l'ambassade. La fête avait été organisée avec un luxe éblouissant. Les Russes ont un goût particulier pour les lumières, et elles étaient si éclatantes

qu'on pensait malgré soi aux palais enchantés des contes de fées. Sous ces brillants rayons, les diamants, les pierres précieuses étincelaient ; les banquettes, tout enveloppées de fleurs, les guirlandes embaumées qui serpentaient des plafonds jusqu'à terre, les immenses palmiers qui encadraient les portes, les roses dont le parfum remplissait l'atmosphère, les livrées vert et or, et par les fenêtres ouvertes l'illumination des jardins, toutes ces richesses, toutes ces splendeurs, jetées à profusion, produisaient une sorte de vertige et de fascination. Les tentures étaient relevées par l'écusson impérial aux armes de Russie : d'or à un aigle à deux têtes, éployé de sable, couronné de deux couronnes royales, l'aigle chargé en cœur d'un écusson d'argent à un Saint George de sable. Les appartements étaient si vastes, et les promenades que permettait la saison aidaient si bien à recevoir le trop-plein des salons, qu'on ne pouvait se plaindre de la cohue redoutable des bals officiels. Plusieurs groupes, très distincts, s'étaient formés dès le commencement de la soirée ; d'abord, le faubourg Saint-Germain, reconnaissable à l'exquise sobriété d'ornements, à la parfaite élégance des manières, et souvent à la pureté du type français ; puis la haute finance, couverte de pierres précieuses, parlant haut et s'agitant beaucoup ; le monde des employés, des fonctionnaires, des bureaux ; enfin, dans un immense salon, la vraie Russie, l'élément slave dans toute sa force sous le costume et le langage français. Tous ces groupes étaient reliés les uns aux autres par les allées et venues des danseurs et par les conversations des personnages officiels, diplomates, ministres, généraux, officiers de tous grades et de toutes armes, chamarrés de décorations et se hâtant de se faire voir le plus possible pour se retirer plus rapidement.

Livadia, très simplement vêtue d'une robe bleu pâle, s'était assise près de sa tante Pradine, au milieu de ses compatriotes. Ses cheveux blonds, roulés en nattes pressées, n'avaient cependant pas pu être réduits aux mesquines proportions de la mode, et sa coiffure un peu large donnait à sa tête des lignes imposantes : on eût dit une race plus forte et plus grande que la nôtre. Elle portait au cou un bijou étrange, qu'on aurait pu prendre pour un talisman et qui devait venir en droite ligne de la domination tartare. Sa toilette légère, diaphane, à peine nuancée, semblait le voile léger d'une radieuse vision ; seule une grosse touffe de roses rouges, éclatantes de couleur et de parfum, s'échappait de son sein et retombait jusqu'au bas de son corsage. Sans cesse entourée, adulée, elle passait souvent d'un salon à l'autre, au bras de quelque danseur empressé, et, avec cette grâce, cette parfaite liberté de mouvements qui lui était habituelle, elle s'asseyait un instant près de ceux qu'elle connaissait, causait sans empressement et sans froideur, ne donnant à personne le droit de se croire plus heureux qu'un autre,

et jouissant pleinement d'une souveraineté absolue que nul ne songeait à lui disputer.

—C'est une enchantresse, disait-on autour d'elle.

—Ce doit être un ange de vertu, murmurait une vieille dame, voyez cet air doux et candide !

—Nous n'avons plus de beautés semblables en France, disait un général à son voisin.

—C'est vrai, général, mais nous avons le talent de les attirer et de les garder ensuite. Le sang slave coule déjà dans les veines de plusieurs de nos grandes familles.

—D'ailleurs ces Russes sont fous des Français. Connaissez-vous Saint-Petersbourg, mon cher, on y retrouve les mœurs et les goûts parisiens.

—Et pourtant ces natures russes sont autant que possible étrangères à la nôtre.

—Parfaitement, vous avez raison. Ce sont des plantes exotiques qui font bonne contenance dans un salon ou dans une serre chaude ; mais essayez de les acclimater vraiment et de les faire vivre en pleine terre, vous verrez qu'elles s'y refuseront obstinément.

—D'ailleurs la civilisation russe n'est que superficielle, au fond tous ces Slaves sont de vrais sauvages. On n'a pas idée des passions primitives qui se cachent sous leurs dehors policés.

—C'est pour cela que le nihilisme a germé avec une si prodigieuse fécondité. Il s'est trouvé répondre aux instincts de destruction et de barbarie de ces natures ardentes que la souffrance révolte et qui se soulèvent contre toute autorité, comme s'ils pouvaient d'un seul coup trancher la tête au malheur et à la misère.

—Joli rôle que celui du czar, avec tous ces chiens dévorants à ses trousses !

—Je suis sûr qu'il changerait volontiers sa place contre la vôtre ou la mienne. C'est un sujet de méditation, jeune homme : le néant des grandeurs. Il faut l'approfondir pour éviter les surprises et l'ambition.

—J'y songerai, général..... quand je serai..... arrivé, comme nous disons en langue morderne.

A ce moment la marquise d'Ardenne passa au bras du prince Barloni : le général la reconnut, la salua et se mit à causer avec elle. Au même instant l'ambassadeur rencontra le comte Nelsor et l'aborda :

—Mon cher comte, lui dit-il, je vous félicite de l'immense succès de la comtesse votre fille. C'est un triomphe incontesté ; les vieux eux-mêmes admirent sa beauté ; tout le *dvorianstvo* russe est à ses pieds, et aussi, je le vois, beaucoup de nobles Français.

—Je crois, Excellence, répondit Nelsor, que vous connaissez mes faiblesses paternelles et que vous savez que ma fille et la Russie se partagent presque également mon cœur.

—Est-ce que vous avez tout à fait abandonné votre patrie, comte Nelsor, et votre beau *pomestié* des environs de Kief ?

—Je l'aime toujours, Excellence, mais j'ai pris la résolution de voyager pendant quelques années.

—N'étiez-vous pas proche voisin du comte Vladimir Warousof, demanda l'ambassadeur, en observant attentivement le vieux Nelsor ?

—Parfaitement.

—Il court de singuliers bruits sur son compte. On dit que c'est un des principaux chefs nihilistes et qu'il est très compromis dans la sinistre affaire du train qu'on a fait sauter.

Le comte Nelsor jeta à son hôte un regard de doute.

—Je m'étonne, Excellence, je connaissais le comte Warousof pour un esprit rêveur et étrange, mais je le croyais dévoué, comme moi et comme tous les vieux Moscovites, à la vraie grandeur de notre chère Russie !

Evidemment satisfait par la réponse du comte Nelsor, l'ambassadeur ajouta :

—Je suis absolument persuadé que mes renseignements ne sont pas faux ; on dit même que le comte Wladimir a quitté ses domaines et cherché un refuge dans quelque autre pays.

—Je l'ignore absolument, répondit Nelsor.

L'ambassadeur tendit la main au comte et s'avança vers d'autres invités. Le bal était dans toute son animation ; le bruit des conversations était si vif, qu'il couvrait parfois les accords de l'orchestre ; les fleurs exhalaient un parfum excessif, les regards s'étaient animés, une atmosphère chaude et moite se répandait dans les salons et montait à la tête comme les fumées du vin. C'est l'heure où le vertige s'empare des plus solides, l'heure où il faut se garder d'une parole, d'un coup d'œil, d'une étreinte furtive. Livadia ressentait une impression différente ; elle prenait en horreur son rôle de déesse et se sentait envahie par une fatigue morale presque douloureuse ; elle aperçut heureusement le comte Nelsor, l'appela et l'emmena dans les jardins, ils étaient presque déserts, les vieilles gens s'étant retirés et les jeunes s'absorbant dans la folie de la danse ou du jeu. Le comte et sa fille s'assirent sous un berceau de feuillages, et Livadia aspira avidement l'air frais de la nuit :

Ah ! c'est dehors qu'il fait bon vivre, dit-elle. J'en arrivais à détester cette salle de bal.

—C'est d'autant plus incroyable, mon enfant, que tu as eu, ce soir, un triomphe éclatant et que tu as reçu tant d'hommages que ton vieux père en était lui-même ébloui.

—Ce sont des poupées, murmura Livadia avec un regard sombre, de misérables jouets d'enfants !

Et arrachant une des roses de son corsage, elle en jeta au vent les feuilles parfumées. Le comte Nelsor la regarda tout effrayé :

—Livadia, je ne te comprends pas ; parmi ceux qui t'entouraient ce soir, il y avait des cœurs sérieusement épris, et plus d'un sur qui ton choix peut tonber dignement.

—Il n'y avait pas un homme, mon père, dit-elle.

Il sembla au pauvre comte que l'édifice de ses rêves allait soudain s'écrouler.

—Livadia, reprit-il, il faudra pourtant qu'un de ceux-là devienne ton mari. C'est le plus vif de mes désirs..... et je crois que ce sera ton bonheur.

La jeune fille se mit à rire et, passant son bras autour du cou de Nelsor, elle abaissa jusqu'à elle le front du vieillard qu'elle embrassa :

—Eh ! qui vous a dit, cher père, que je n'épouserai pas l'un d'eux. Vous ne connaissez donc pas votre fille !

Puis serrant autour d'elle ses voiles blancs :

—Partons, dit-elle en voyant le vieux Nelsor rassuré. Allons chercher tante Pradine et rentrons à l'hôtel, car ce bal m'ennuie tant, qu'il me ferait déraisonner.

Dix minutes après ils montaient en voiture pour retourner chez eux. Le comte était resté rêveur.

—C'est vraiment singulier, dit-il à demi-voix, cette révélation sur Wladimir Warousof.....

A ce nom, un frémissement agita Livadia, mais nul ne put s'en douter, et elle demanda d'un ton absolument calme :

—Quelle révélation ?

—L'ambassadeur m'a assuré que c'était un chef nihiliste ; mais ils sont tous les mêmes, ces fonctionnaires, dans la transition éternelle des conspirations passées aux conspirations à venir.....

Pradine ajouta quelques mots dans le même sens, et comme on arrivait à l'hôtel, chacun descendit de voiture et monta promptement à son appartement.

Livadia, agitée, ténébreuse, se jeta sur un fauteuil et laissa Nariska la déshabiller. Tout à coup elle aperçut sur la table une lettre à son adresse.

—Qu'est-ce que cela ? dit-elle.

—Une lettre pour la comtesse Livadia, qu'on a apporté ce soir.

Livadia renvoya sa servante russe, puis, restée seule, elle brisa le cachet avec une émotion singulière et lut cette singulière missive :

“ Livadia, vous allez épouser un Français, vous allez trahir à la fois

votre patrie, la liberté et votre ami d'enfance, votre frère des steppes, seul digne de vous comprendre. Avant de vous lancer dans l'abîme et de vous vouer au malheur, jetez un regard et réfléchissez. Je vous le crie de toutes mes forces, pendant qu'il en est temps encore."

Cette singulière lettre portait pour signature ces trois mots : " L'amour méprisé veille."

Livadia n'en pouvait douter, elle était du comte Wladimir Warousof. En un instant, tous ses souvenirs d'autrefois, les détails de sa vie de jeune fille passée au milieu des grandes plaines russes, les enivrements de cette absolue liberté qu'elle était sur le point d'aliéner aux mains d'un inconnu, affluèrent à son esprit. Droite, au milieu de sa chambre, l'œil perdu vers quelques étoiles qui brillaient au ciel, la jeune fille hésita quelques secondes. De sombres pressentiments l'agitaient. L'image de Wladimir se dressait devant-elle. Un frisson la saisit, puis tout à coup, par un brusque retour, elle redevint maîtresse d'elle-même, pensa aux plans édifiés pour l'avenir de sa famille, aux faits accomplis depuis le départ de la Russie : elle se rappela l'adieu qu'elle avait dit aux steppes et la promesse faite à son père. Enfin un sentiment d'orgueil blessé s'empara d'elle, en relisant cette lettre que Wladimir avait osé lui adresser : il y avait donc un homme au monde qui cherchait à entraver sa volonté, un homme qui essayait d'intimider Livadia ! Froissant aussitôt le papier, elle le mordit de ses belles dents blanches, elle le déchira, elle le lança en bribes éparses dans le feu qui brûlait, par la fenêtre ouverte où le vent tourbillonnait, sous ses pieds tremblants qui frémissaient et enfin, épuisée de lutte et de colère, elle se jeta sur son lit en murmurant : " Arrière ceux qui toucheront à la liberté de Livadia ! "

VI

Pendant le bal de l'ambassade, le marquis d'Ardennes avait été soumis à un supplice qu'il n'avait pas encore enduré. Tant que son amour pour Livadia n'avait été qu'une tendre admiration, doucement accompagnée de rêves d'avenir, il avait assez bien supporté les hommages dont elle était entourée. Mais maintenant que sa passion avait grandi, maintenant qu'il sentait sa vie entière attachée à ce puissant amour, maintenant que sa mère tenait en main un projet d'union sérieux, étudié, réfléchi, il était saisi de terreurs soudaines à l'approche de tout rival. Aussi quand il vit la comtesse Livadia recherchée par tout ce que Paris avait de plus raffiné et la Russie de plus élégant, il crut qu'une folie soudaine allait s'emparer de lui, à la pensée que d'autres pourraient conquérir un pareil trésor et le lui enlever :

—Ma mère, dit-il le lendemain à la marquise, en s'asseyant auprès

de son fauteuil, sur une chaise basse, je dois vous avouer que j'ai souffert hier soir d'insupportables douleurs, et je viens vous conjurer de hâter la solution du projet qui vous a amenée à Paris. Vous avez pu voir le nombre et la distinction de ceux qui aspirent à la main de la comtesse Livadia, la seule pensée m'en fait frémir, et je crois que vous êtes assez éclairée sur mes sentiments pour savoir que si ce bonheur m'échappe, c'en est fait de ma vie.

La marquise essaya doucement de gagner encore un peu de temps ; elle ne pouvait s'empêcher de désirer un obstacle, une difficulté. Mais Louis insista si chaudement et sa mère avait si peu d'arguments solides à lui opposer, qu'elle finit par céder :

— Mon enfant, dit-elle à Louis, es-tu certain de la fortune du comte Nelsor ?

— Ma mère, répondit-il, ce que je vois, le grand train qu'il mène, et ce que j'ai entendu dire de ses domaines, me font croire qu'elle doit être belle, mais je désire que cette question ne soit point approfondie ; Si la comtesse Livadia est riche, tant mieux, nous pourrions faire plus de bien autour de nous ; si elle ne l'est pas, ne le suis-je pas assez, et ne sera-ce pas pour moi une suprême joie d'avoir quelque chose à lui rendre en échange de tout ce qu'elle me donnera ?

La grandeur d'âme et la fière simplicité de la marquise se contentèrent de ce raisonnement qu'elle était heureuse d'entendre dans la bouche de son fils. Elle s'était dit souvent qu'elle ne tiendrait point à la richesse d'une façon absolue dans le mariage de Louis, puisque la part que Dieu lui avait faite de biens terrestres était déjà grande.

— Eh bien donc, mon enfant, puisque c'est ton vœu formel, je ferai faire la demande quand tu voudras.

Louis se laissa tomber aux pieds de sa mère dont il baisa les mains avec transport, pendant que la marquise, perdue dans une muette résignation, laissait involontairement couler deux larmes qui tombèrent dans les cheveux bruns du jeune homme.

Les ouvertures furent immédiatement faites au comte Nelsor, qui les communiqua à sa sœur Pradine, sans dissimuler sa joie :

— Enfin, soupira-t-il, je commençais à craindre que votre plan fût mauvais, Pradine, car parmi tous ces beaux jeunes gens, pas un encore ne s'était déclaré.

— Qui vous l'a dit, mon frère ? Est-ce que Livadia vous a fait ses confidences, et telle que nous la connaissons, n'a-t-elle pas pu en remettre à la raison plusieurs qui n'ont pas osé aller plus loin ?

Ah ! peut-être, répondit le comte, que les arguments de sa sœur trouvaient docile, mais alors je ne voudrais pas qu'elle en fit autant à propos du marquis. Une pareille occasion ne se rencontre pas tous les jours, il a un beau nom, une grande fortune ; quant à sa personne,

je vous avouerai bien que je la trouve un peu fade ; mais ces Français n'ont pas toujours un grand air, et l'humeur de Lyda s'en arrangera peut-être mieux ainsi.

—Je le crois, dit Pradine. Quand comptez-vous lui annoncer cette nouvelle ?

—A l'instant. Veuillez l'appeler, je vous prie.

La jeune fille entra quelques minutes après et sourit imperceptiblement de l'air grave et mystérieux de son père et de sa tante. Assise dans un large fauteuil, elle écouta, sérieuse et froide, les explications du comte Nelsor, et pas un pli de son visage n'indiqua une émotion quelconque. Au nom du marquis d'Ardenne, elle garda le même silence qu'elle ne rompit pas même quand son père eut fini de parler.

—Eh bien, Livadia, reprit-il, qu'as-tu à répondre ?

—Mais..... c'est bien, mon père.

—Tu as compris tous les avantages que ce mariage donne à notre famille. Tu es assurée d'une grande fortune, d'un beau nom, d'une considération générale, et ton vieux père, tranquille sur ton sort, fier de l'avenir de sa postérité, pourra finir ses jours doucement avec ce qui lui reste des biens de ses ancêtres.

—C'est ainsi que je l'avais compris, répondit-elle.

—Ce jeune homme a l'air bon, ajouta le comte Nelsor ; ses amis l'aiment beaucoup.

Livadia resta muette. Le père reprit :

—Tu n'as pas d'objection à faire à cette demande ?

—Aucune.

—Mais enfin, ma fille, le marquis ne te déçoit pas ?... Je souhaiterais même que tu pusses l'aimer.

—Il suffit, mon père, qu'il ne me déplaie pas.

—Alors, je puis répondre.....

—Qu'il vienne, dit Livadia.

Elle se leva toute droite, et sortit du salon sans trahir aucune émotion. Mais, à peine rentrée dans sa chambre, elle se jeta au pied de son lit, la tête dans ses mains, et pleura abondamment, pendant qu'un flot de pensées confuses tourbillonnaient en elle, la plongeant dans un trouble et dans un abattement qu'elle n'eût voulu confier à aucun être au monde ; elle ne se rendait pas compte de ce qui se passait en elle et ne s'était jamais vue si accablée. Pourtant, après quelques instants, la honte même de sa faiblesse lui rendit son énergie. Elle se releva et regarda en face la vie nouvelle qui s'offrait à elle. Elle songea à son père que ce mariage allait combler de joie ; elle pensa que le marquis l'aimait passionnément, et quoique la personne de Louis fut peu de chose à ses yeux, elle ne pouvait manquer d'être touchée de ce profond

amour. Enfin elle redressa tout à fait sa haute taille et descendit au salon pour se jeter au cou du comte Nelsor et de Pradine, qu'elle accabla de caresses toute la soirée avec une grâce et une tendresse où elle excellait quand elle le voulait bien. Le comte Nelsor fit parvenir à la marquise d'Ardenne la réponse affirmative de sa fille et lui fit dire qu'il agréait la demande.

Vers neuf heures, après le souper, il prit à Livadia une idée folle.

—Père, dit-elle, on étouffe ici, voulez-vous sortir avec moi ?

—Mais, mon enfant, répondit le comte, il pleut. Tu désires donc faire atteler ?

—Non, non, je veux faire une dernière équipée ; je veux vous emmener par la pluie, les pieds dans la boue, faire le tour de Paris comme de bons bourgeois auxquels personne ne pense. Je vais mettre un gros capuchon et jamais je n'aurai été si heureuse.

—C'est insensé, reprit le comte, tu prendras un rhume.

—Bah ! une sauvagerie comme moi ! Ah ! cher père, je vous en prie, ce sera si drôle !..... je vais vous arranger.

Elle enveloppa son père d'un grand tartan noir, lui mit sur la tête un béret bleu, se drapa d'une sombre houppelande, disposa sur son visage un voile épais, sur ses cheveux une lourde cape, et entraînant le comte avec une joie d'enfant, elle le fit sortir de l'hôtel avec des précautions de conspirateur, et quand elle se trouva dans la rue, inconnue à tous, libre de toute contrainte, la tête rafraîchie par la pluie, elle aspira l'air à pleins poumons.

Ils marchèrent pendant plus d'une heure ; Livadia causait comme un oiseau, s'arrêtait aux étalages, faisait mille remarques sur les gens qui passaient, sur les réverbères ruisselants de pluie, sur les chiens crottés, sur les ruisseaux démesurément agrandis ; sa verve ne se ralentit pas un instant, et quand enfin elle eut pitié du comte Nelsor et consentit à rentrer à l'hôtel, elle trouva son cœur soulagé d'un poids immense.

Le lendemain, la marquise et son fils vinrent passer la soirée à l'hôtel Nelsor. Louis d'Ardenne était sous le coup d'une si violente émotion, que lorsqu'il s'approcha de sa fiancée, il sentit des larmes lui monter aux yeux. Mais Livadia, souriante, lui tendit la main avec un geste si digne et si simple que la confusion disparut, et qu'il s'assit à ses côtés dans une ivresse indescriptible. La marquise, grave, contenue, un peu pâle, ne la quitta pas des yeux tout en causant avec le comte Nelsor. Tante Pradine, agitée par tant d'émotions, allait des uns aux autres, jetant sa phrase alerte et son nez pointu au travers des conversations et ne parvenant pas à calmer l'exubérance de sa joie. Le comte Nelsor était surpris et presque gêné du grand air de dignité et de retenue de la marquise. Livadia seule eut une aisance

parfaite ; elle causa avec Louis sur un ton aimable et gai, et elle eut pour sa future belle-mère quelques phrases heureuses qui jetèrent le marquis dans le ravissement. La marquise d'Ardennes eût souhaité, au fond de son cœur, moins de calme et de pleine possession à la jeune fille, mais elle refoula ce sentiment, s'en remettant maintenant à Dieu pour le bonheur de Louis, et s'efforçant de trouver à celle qui allait devenir sa fille toutes les vertus qu'elle lui rêvait. D'ailleurs, pensait-elle, une mère peut-elle jamais croire assez parfaite la femme à laquelle elle confie son fils ?

Les préparatifs du mariage se firent rapidement. Il fut convenu que les jeunes mariés viendraient d'abord à Langelle passer les premiers temps de leur union. Cette idée souriait à Louis, qui ne rêvait qu'une vie calme et paisible près de celle qu'il aimait et dans ce pays où il avait été élevé. Livadia n'y voulut pas mettre opposition. Le comte Nelsor et Pradine projetaient un long voyage en Italie et devaient passer l'hiver à Milan.

Louis mit à composer la corbeille de sa fiancée une profusion que sa mère crut devoir arrêter ; ce cœur généreux qui s'était donné tout entier croyait ne pouvoir jamais faire assez pour exprimer son bonheur. Livadia n'était pas insensible à cette adoration qui se traduisait en élans passionnés, en dons merveilleux, en extases prolongées. Elle s'étonnait parfois de trouver au fond de son cœur une sorte de tendresse pour le marquis d'Ardennes, et s'avouait avec plaisir qu'elle était passionnément aimée. D'ailleurs elle n'eut pas le loisir de s'étudier elle-même et de chercher à connaître Louis. Le temps passa comme une ombre au milieu de tous les apprêts du mariage dont le jour arriva, pour Livadia, avec une rapidité qui la jeta dans la stupefaction. Le contrat fut aussi peu clair que possible ; les deux jeunes gens se mariaient en grands seigneurs, avec leurs droits. Puis, le lendemain même, Livadia revêtit la blanche toilette et se cacha le visage sous un voile plus épais que ceux qui couvrent d'ordinaire les fiancées. Le cortège, composé d'une brillante aristocratie russe et française, se rendit d'abord à l'église grecque de la rue Daru, où la marquise d'Ardennes eut peine à contenir les souffrances de sa piété ; mais elle n'en pria qu'avec une ferveur plus grande lorsqu'ils revinrent ensuite à la chapelle catholique, où elle put appeler sur ses deux enfants les bénédictions de Dieu dans tout l'élan de son cœur.

Le soir même, le marquis emmena sa femme à Langelle, où la marquise d'Ardennes devait venir les retrouver quelques jours après. Tout le jour de son mariage, Livadia fut sombre, nul ne la vit sourire, et quoiqu'elle fut polie et aimable pour tous, elle ne put s'empêcher par moments de laisser se creuser sur son front un pli profond qui indiquait chez elle un trouble intérieur. Ce fut à peine si, dans tout le

cours de la journée, elle attacha ses beaux yeux sur son mari ; on eût dit une froideur de statue. Elle chercha de tout son pouvoir à n'être pas un seul instant en tête à tête avec Louis, qui la trouvait toujours entourée de son père, de sa tante ou de quelques amis, comme si elle eût mis une âpre jouissance à appartenir tout entière à son passé pendant cette journée. Quand le soir, elle dut dire adieu au comte Nelsor, cette froideur se changea tout à coup en une douleur violente et passionnée ; elle se jeta à genoux devant lui, l'étreignant avec force en retenant des sanglots qui soulevaient tout son corps. Louis d'Ardenne laissa un instant s'épancher cette douleur, puis s'approchant d'elle doucement, il essaya de la relever en lui prenant le bras et en murmurant quelques mots de tendresse. Livadia frémit et se dressa toute droite :

—Adieu, mon père, dit-elle brusquement.

Puis se tournant vers Louis et s'inclinant :

—Emmenez moi maintenant, dit-elle, je vous suis !

Un sourire de félicité passa sur les lèvres du marquis ; et il entraîna sa belle compagne vers le lieu où il pensait qu'ils devaient vivre avec la joie des bienheureux.

Il était tard quand les jeunes mariés arrivèrent à Langelle ; les domestiques en petit nombre, les plus vieux serviteurs, attendaient dans le vestibule et saluèrent respectueusement leur nouvelle maîtresse. Il faisait trop nuit pour que Livadia pût juger de la demeure où elle entra et du parc qui l'entourait, et cependant l'ordre et la régularité qui ressortait de chaque objet lui inspirèrent de suite un sentiment d'ennui. Ce même sentiment la dominait encore quand le lendemain matin elle ouvrit sa fenêtre et jeta un coup d'œil anxieux sur la longue terrasse, l'avenue, les pelouses bien entretenues, le potager qui se dessinait sur la gauche et le petit clocher de Saint-Ernigont qu'on apercevait à droite dans le lointain. Cet ensemble calme, gracieux, borné, car cette partie du Limousin, composé de petites vallées et de petites collines successives, n'offre de grands horizons que sur les sommets, lui semblait un enclos serré de tous côtés de barrières désagréables. Elle aperçut les gens d'écurie qui s'occupaient gravement de leur service, la fille de basse-cour qui portait à ses volailles leur première pittance, et le petit vacher qui conduisait sans se hâter ses bœufs et ses vaches dans la prairie voisine. Elle comprit que cela devait se faire tous les jours ainsi, et ce tableau se grava dans sa mémoire comme celui d'une image que l'on connaît par cœur. Aussi, quand Louis, le sourire aux lèvres, la rejoignit à la fenêtre en fredonnant quelque heureuse chanson, quand elle vit ce bon visage, confiant et tranquille, elle l'encadra de suite dans son paysage et se dit à elle-même :

—C'est bien cela !

Pourtant l'amour du marquis était si vif et, comme toutes les passions fortes, lui donnait tant d'élan, tant d'imprévu, tant de joyeuses ardeurs, que Livadia trouva en lui dans ces premiers jours d'union cette originalité qu'elle aimait en toute chose et cet enthousiasme violent qui seul lui suffisait. Sous l'influence ardente de sa femme, Louis se prêta à toutes ses fantaisies ; ils firent à travers la campagne des promenades interminables, ils ne s'astreignirent à aucune régularité ni dans leurs repas, ni dans leurs heures de sortie ; parfois ils erraient une partie de la nuit dans les bois qui s'allongeaient derrière le château ; d'autres fois ils partaient avant l'aube, couraient les chemins verts et rentrant quand il leur plaisait, au grand mécontentement des domestiques !

—Seigneur Jésus ! répétait la cuisinière, ce n'est pas comme cela que M. le marquis a été élevé. Que va dire M^{me} la marquise à son retour ?

Ce retour, Livadia le redoutait profondément ; l'ombre de sa belle-mère qu'elle croyait voir à chaque angle des corridors lui faisait l'effet de hanter ce château ; elle sentait un effroi instinctif pour cette femme rangée, sérieuse, méthodique, et c'était une des raisons qui lui faisaient entraîner Louis au dehors, parce que là au moins elle avait l'espace et la liberté. Plusieurs fois cependant le marquis avait essayé de la faire rentrer dans les habitudes d'une vie moins étrange ; il avait même parlé par une belle après-midi d'aller faire visite au curé de Saint-Ernigont ; mais le front de Livadia s'était si soudainement froncé et son visage avait pris une si rapide expression d'ennui et de mécontentement, que Louis s'était hâté de remettre à plus tard l'accomplissement de tout devoir et de toute sujétion.

La fin de la semaine arriva cependant, et le samedi, vers cinq heures, le marquis et sa femme montèrent dans la calèche découverte qui allait chercher la marquise à la gare : Louis était heureux de revoir sa mère et de lui dire le bonheur qui débordait en lui. Tout le long du chemin, il montrait à Livadia les plantations auxquelles il s'intéressait, les champs de blé mûr où des moissonneurs le saluaient respectueusement, les collines bleues qu'il avait tant de fois gravies ; il parlait à tort et à travers, respirant à pleins poumons cet air natal, embaumé maintenant des parfums du bonheur ; mais la jeune femme était absorbée, pensive, et répondait mal à la chaude gaieté de son mari.

Quand la marquise sortit du train et retrouva ses deux enfants, Louis se jeta dans ses bras, et Livadia lui tendit la main d'un mouvement étudié et mesuré. Ils montèrent en voiture ; la marquise s'efforçait d'être vive et de parler beaucoup pour mettre de suite un lien d'intimité entre elle et les deux jeunes gens :

—Connaissez-vous un peu le pays, ma chère enfant, votre nouvelle patrie ? Louis, en as-tu fait convenablement les honneurs ?

—Oh ! pour cela, mère, vous pouvez être tranquille, nous avons fait de longues courses à travers champs et taillis, et Livadia, sait maintenant presque aussi bien que moi les sentiers qui nous avoisinent.

—Tous nos braves gens ont dû être bien heureux de vous voir, ajouta la marquise.....

—Quels braves gens ? demanda Livadia avec étonnement ; je n'ai vu que les domestiques du château.

La marquise regarda son fils.

—Je crois, dit-elle en souriant, que tu n'as pas encore trouvé le temps de conduire ta femme chez tant de vieux amis dévoués qui t'attendent avec impatience. C'est une grande joie qui vous est réservée, mon enfant, car vous verrez qu'on aime Louis dans ce pays et cela vous sera doux, n'est-ce pas ?

Livadia répondit quelque phrase banale ; Louis était devenu songeur ; un mot de sa mère lui avait fait entrevoir un horizon de devoirs affectueux auxquels il avait manqué, et comme on arrivait à Saint-Ernigont, il dit tout à coup :

—Je vous demanderai, ma mère, la permission de faire arrêter. Je désire profiter de l'occasion pour présenter ma femme à notre vénérable ami le curé.

Livadia fronça le sourcil ; la marquise fit un signe muet d'assentiment, et Louis donna au cocher l'ordre de les conduire au presbytère.

Le petit jardin de la cure étincelait aux rayons du soleil couchant ; le marquis poussa la claire-voie qui le fermait et aperçut le bon prêtre qui s'occupait à sarcler un carré de légumes, le visage rougi par la chaleur et les mains couvertes de terre fraîche. Aussitôt il courut vers lui, laissant les deux femmes un peu en arrière et s'écriant joyeusement :

—Bonjour, monsieur le curé, voilà vos paroissiens qui vous reviennent.

Le prêtre se redressa vivement, s'approcha de Louis avec un sourire :

—Mon cher enfant, dit-il, que je suis heureux de vous voir !

Puis, apercevant au bout du massif l'ombre élégante de la jeune marquise :

—Ah ! mais vous n'êtes pas seul, et je vais être bien confus de vous recevoir en cet état. Faites entrer ces dames, je vous prie ; je vous rejoins au salon.

Louis fit traverser aux deux femmes le petit jardin propre, soigné,

régulier, et, poussant la porte, les introduisit dans la salle dont les volets à demi clos ne laissaient pénétrer qu'un jour timide :

—Asseyez-vous, mère, dit-il, en avançant un fauteuil de paille, je suis chargé de vous faire les honneurs.

Il chercha vainement un autre fauteuil pour Livadia ; n'en trouvant pas, il saisit gaiement une chaise et la lui offrit en disant :

—Il faudra vous en contenter, Livadia, notre ami n'est pas riche...

Au même instant entra le vieux prêtre ; il salua la marquise d'Ardenne et, tenant les deux mains de Louis, tandis que celui-ci lui présentait la jeune femme, il dit doucement en frappant familièrement sur l'épaule du marquis :

—Excusez mon émotion, madame la marquise, mais c'est un peu mon enfant, et en le voyant si heureux, je sens pénétré de reconnaissance envers Dieu, qui lui a ménagé une si douce union.

Livadia murmura quelques mots qui n'étaient pas même une réponse et s'assit grave, droite, jetant des regards distraits sur les murs blanchis à la chaux et la cheminée ornée de globes renfermant des fleurs artificielles, et accentuant de plus en plus le pli dédaigneux qui ombrageait sa lèvre. La marquise ne voulut rien voir ; elle donna au curé d'affectueux détails sur leur vie depuis leur départ de Langelle, elle encouragea d'un coup d'œil le jeune homme qui semblait vouloir faire oublier au bon prêtre, à force d'attentions filiales, la froideur marquée de la nouvelle venue ; enfin, adressant directement la parole à sa belle-fille, elle lui arracha quelques phrases qui suffisaient à la rigueur pour sauver la situation d'une impolitesse évidente, et leva rapidement la séance.

Louis s'approcha de Livadia et, lui glissant dans la main un billet de banque, il lui dit à voix basse :

—Vous me feriez plaisir en offrant cette somme à M. le curé pour ses pauvres, comme don de bienvenue.

—Faites-le vous-même comme vous l'entendrez, répondit-elle en le repoussant du geste.

Le marquis s'avança vers le prêtre et dit en lui remettant l'argent :

—Nous tenons à mettre tout de suite notre mariage sous la protection de la charité, monsieur le curé, et je vous prie d'accepter ce premier don en mon nom et en celui de la marquise Livadia.

—Je vous remercie tous deux, répondit-il, et je vous félicite de cette sainte pensée.

Le petit groupe sortit de la salle, passa devant la cuisine ent'ouverte, où la vieille Perrette se tenait debout sur le pas de la porte pour satisfaire sa curiosité, et traversa le jardin. Livadia marchait derrière la marquise, d'un pas bref et saccadé ; arrivée à la claire-voie, elle salua froidement le curé et se dirigea rapidement vers la voiture pendant

que son mari et sa mère faisaient à leur vieil ami les derniers adieux.

Le retour à Langelle fut grave et silencieux, malgré les efforts de M^{me} d'Ardennes. Livadia était visiblement mécontente ; elle semblait d'autant plus contrainte que sa belle-mère était plus affable, et Louis, contrarié de l'attitude de sa femme, avait perdu toute sa gaieté. Aussi, ce fut un vrai soulagement quand ils arrivèrent au château ; les domestiques accoururent de tous côtés, s'empressant autour de la marquise qu'ils étaient heureux de revoir : ils avaient eu l'attention d'orner de fleurs le vestibule et les salons, ce qu'elle ne manqua pas de remarquer de suite, en faisant compliment à qui de droit ; son arrivée semblait absorber tout le monde dans une joie générale où la jeune femme était fort oubliée. Aussi, voyant la marquise occupée à donner quelques ordres, Livadia la laissa et remonta chez elle. Louis resta quelques instants encore avec sa mère, la conduisit dans sa chambre et, seul avec elle, reprit toute la liberté de sa tendresse. Il lui fit une description joyeuse des quelques jours qui venaient de s'écouler depuis son mariage, l'assurant que son absence seule avait mis un point dans sa radieuse félicité, et sortit en l'embrassant comme sonnait le premier coup de cloche du dîner.

Il trouva Livadia dans sa chambre, à lui, qui donnait sur l'autre façade du château, derrière lequel s'allongeait un bois taillis semé de loin en loin de grands chênes et de vieux châtaigniers. Elle n'avait quitté ni son chapeau ni ses gants, et semblait plongée dans une sombre rêverie. Il s'approcha d'elle et lui dit tendrement :

—Qu'avez-vous, Livadia ? Je vous trouve triste, et j'ai été douloureusement surpris en vous voyant si froide avec notre vieux et vénérable pasteur ?.....

Elle le regarda d'un air hautain et répondit avec un sourire dédaigneux :

—J'étais habituée à recevoir les hommages du pope et non à me courber devant lui.

—Il n'y a rien de commun entre nos curés et vos prêtres russes, dit Louis, blessé ; j'ai toujours entouré du plus profond respect celui qui a soutenu ma mère dans ses chagrins, qui a veillé sur moi et dont les conseils m'ont guidé jusqu'à ce jour. Cette vénération est gravée au plus profond de moi-même, et tout ce qui y porterait atteinte m'affligerait profondément.

Livadia fit un geste qui semblait dire : "C'est possible. Je n'y puis rien." Mais Louis ne voulut pas comprendre et, s'approchant d'elle, il ajouta d'un ton plus doux :

—Je sais, mon amie, que cette pensée n'est pas la vôtre et que vous n'avez agi que par ignorance de nos mœurs et de notre religion ; mais je vous prévient toujours avec tant de franchise et de tendresse

que vous vous laisserez instruire et guider, et qu'il ne vous arrivera plus de m'attrister, n'est-ce pas ?

Livadia bondit sous ces affreux reproches ; elle se trouva humiliée, et cherchant une cause à son irritation, elle s'écria brusquement :

—Je savais bien que.....

Puis elle s'arrêta effrayée de ce qu'elle allait dire, et termina, heureusement, sa pensée en elle-même. Elle accusait sa belle-mère de tout le trouble qu'elle ressentait depuis une heure, et la rendait responsable de la sourde colère qui l'étreignait. Mais Louis était loin de lui supposer de semblables antipathies ; sa nature franche et droite n'était point apercevante, et il acheva, sans le vouloir, d'exaspérer Livadia :

—Qui vous arrête ? qui vous chagrine ? lui dit-il doucement ; ne me cachez rien, ma Livadia, aujourd'hui surtout où je suis si heureux de voir mon bonheur se compléter par l'arrivée de ma mère bien-aimée ; car vous ne saurez jamais ce qu'il y a en cette sainte femme de trésors et de vertu, vous ne saurez jamais de quelles abnégations elle est capable et quel culte elle inspire à ceux qui l'aiment.....

La jeune femme l'interrompit ; il lui en coûtait trop d'entendre Louis lui faire à elle-même un éloge si complet de sa belle-mère :

—C'est possible, dit-elle avec amertume, mais je ne me sens pas faite pour de si sublimes perfections, et vous pouvez vous attendre à ne les point trouver en moi.....

—Il ne s'agit pas de vous, répondit Louis avec douceur, ce que je connais de vous m'enchanté, vous le savez, et je ne rêve rien autre chose. Mais ma tendresse pour ma femme ne changera pas celle que je porte à ma mère ; je désire, au contraire, vous la faire partager, et ce ne sera pas difficile, j'en suis sûr à l'avance. Venez, ma Livadia, voilà la cloche du dîner qui nous interrompt, et la marquise aime l'exactitude.

La jeune femme arracha ses gants, jeta son chapeau sur une chaise et suivit son mari dans la grande salle à manger de Langelle. Le fantôme de la marquise, cette fois en chair et en os, s'assit à table devant elle, avec ce sourire aimable et bienveillant qui est une des beautés que la femme ne perd pas, même dans sa vieillesse. La conversation fut animée quoiqu'un peu banale. La marquise avait l'œil à tout ; elle dirigeait le service d'un signe, sans s'interrompre ; elle fut parfaite, pour sa belle-fille, d'attentions, de prévenances, d'adroites flatteries, et Livadia fit un effort pour se laisser toucher. Au charme de sa mère, Louis reprit son entrain, et à la fin du repas, il ne restait plus rien sur son front du nuage qui l'avait obscurci.

Prétextant un peu de fatigue, la marquise annonça qu'elle se retirerait de bonne heure. elle voulait laisser toute liberté aux deux jeunes gens, et monta chez elle presque de suite après le dîner. Louis pro-

posa à Livadia de sortir ; mais elle n'en avait point le désir, rien ne lui plaisait, un sentiment de vide et d'ennui s'était répandu en elle et, peu habituée à se vaincre, elle ne pouvait s'en débarrasser. Elle fut maussade, fantasque, et Louis, malgré tous ses efforts, se sentit troublé par de sombres pressentiments.

VII

Le lendemain était un dimanche ; à l'heure de la messe, la marquise et son fils se trouvèrent seuls près de la voiture qui les attendait. Ils montèrent en silence, et quand ils furent en route, la marquise remarqua des larmes dans les yeux du jeune homme ; elle lui prit la main, en lui disant d'une voix affectueuse :

— Il ne faut pas te chagriner, mon enfant. C'est par une longue patience que tu amèneras ta femme à partager ta foi et tes prières.

— C'est vrai, ma mère, je le sais, mais n'aurait-elle pu au moins venir s'agenouiller près de moi ? C'est si dur d'être séparés ainsi ! blessure de cœur d'abord, blessure d'amour-propre ensuite de ne pouvoir amener ma femme donner à nos paysans l'exemple qu'ils ont toujours reçu de vous.

— Mon cher fils, repris la marquise avec une douce autorité, si tu veux que ta femme arrive à ce but tant souhaité, souviens-toi d'éviter deux choses : la première de lui en parler directement et surtout avec mauvaise humeur ; la seconde de mêler mon nom à tes exhortations. Lividia, par caractère et par éducation, ne voudra être ni prêchée ni humiliée ; ménage-la, si tu en veux obtenir quelque chose.

Louis médita ces sages conseils pendant le saint sacrifice ; il était triste et confus sous les regards de tous ces braves gens qui cherchaient près de lui la belle compagne qu'il venait d'amener au pays ; il comprenait vaguement qu'il était en face d'une nature de fer que rien ne ferait plier, et pourtant quand l'image de Livadia flottait devant ses yeux, il sentait passer en lui comme un anéantissement d'ivresse et d'amour.

Après la messe, ils revinrent au château où les attendait le déjeuner qu'on avait l'habitude de retarder le dimanche. Louis, pénétré des conseils de sa mère, monta rapidement à la chambre de Livadia, à la quelle il comptait ne rien dire de la souffrance intime qu'elle lui avait infligée. Il était résolu à agir par tendresse, il comprenait qu'il ne fallait point obliger ce beau front à se courber : c'est à force d'amour qu'il essaierait de l'amener à lui. Mais il ne la trouva pas dans son appartement. Il descendit au salon, la chercha, l'appela sans recevoir de réponse. Enfin la femme de chambre de la marquise, la vieille Marie, lui dit qu'on avait amené de la gare pendant la messe un cheval

russe que la jeune marquise semblait aimer beaucoup, qu'elle en avait été joyeuse, avait immédiatement demandé son amazone et écrit un mot pour M. le marquis. Et Louis lut tristement sur une carte ces trois lignes griffonnées.

“ Mon père vient de m'envoyer Pérolef ; je suis ravie, je cours faire une promenade ; déjeunez sans moi. ”

Confus, mécontent, il présenta ce billet à sa mère qui, malgré toute son indulgence, ne put s'empêcher de froncer le sourcil. Il lui déplaisait de voir la jeune femme, à peine connue dans le pays, courir les chemins comme une aventurière, alors que tous les braves gens étaient à prier Dieu : elle souffrait aussi du peu d'amour que Livadia montrait pour Louis et du manque de déférence absolue que cette étourderie dénotait envers elle-même. Mais son esquisse charité lui fit en même temps deviner que la jeune femme n'avait pas fait de si longues réflexions. qu'elle avait cédé à l'entraînement d'une passion vive, d'une soif exagérée de liberté, et pas un mot de blâme ne sortit de ses lèvres. En face d'elle, Louis mangeait tristement. Tout à coup, on entendit le galop d'un cheval, puis une voix vibrante qui appelait le cocher, puis une délicieuse apparition, plus fraîche et plus belle que jamais, qui traversa le vestibule et disparut dans l'escalier.

La marquise sut calmer le mécontentement de son fils, elle trouva de douces paroles pour apaiser sa fierté justement blessée, et l'image de Livadia, devant laquelle Louis était toujours faible, acheva de le désarmer. Mais la tendresse maternelle de M^{me} d'Ardenne avait déjà reçu une funeste impression, et la voix mystérieuse qui lui montrait un avenir inquiétant se fit entendre plus distinctement à son oreille.

Les jours, les semaines qui suivirent furent marqués par de petits événements qui confirmèrent ses alarmes. Au bout de quelques mois, il était clair, en effet, que Livadia souffrait et faisait souffrir les autres. La vie calme et sereine de Langelle lui était souverainement pénible ; sa nature sauvage prenait en horreur cet horizon borné, cette exactitude, ces occupations familières qui remplissaient l'existence de Louis et de la marquise. Elle avait un sourire moqueur quand elle voyait son mari entrer dans les détails de l'administration agricole, s'entretenir avec ses fermiers du prix des bœufs, ou de l'état des grains. Lorsque M^{me} d'Ardenne, au retour de sa messe matinale, arpentait le château, en donnant tous les ordres nécessaires à la journée, allant de l'office au salon et de la lingerie à la basse-cour, Livadia était exaspérée par cette vigilante sérénité, par cette activité douce et féconde qui était une des principales supériorités de la marquise, et il lui prenait des envies folles d'indépendance et d'aventures. Plus sa belle-mère mettait d'affection et d'indulgence vis-à-vis d'elle, plus elle était blessée de

sa condescendance ; Livadia sentait qu'à Langelle, elle n'était point souveraine, qu'on la traitait comme une enfant gâtée, et elle se prenait de détester tout ce qui l'entourait.

Le curé de Saint Ernigout avait surtout le don d'exciter sa colère.

Par la faute de son origine, de son éducation, de son caractère altier, elle le confondait avec les prêtres moscovistes, avec ces popes dont Schouvalof a écrit : " Ce clergé gréco-russe, surtout celui des campagnes, dans quel état est-il tombé ? Comment le prêtre est-il reçu par le seigneur du village et même par les domestiques du château ? Comment est-il considéré par le paysan ? Où est la dignité du sacerdoce ? Dépendant, asservi, timide par position, le prêtre n'est qu'un fonctionnaire d'État tombé au dernier degré de la hiérarchie."

Lorsque le curé de la paroisse était venu au château rendre aux jeunes mariés leur visite d'arrivée, elle avait hésité à descendre au salon, tant elle se sentait peu sûre d'elle-même. Pourtant la pensée de Louis l'avait décidée. Au moment où elle entra, le vieux prêtre souhaitait le bonjour au jeune homme et l'embrassait cordialement. Elle en fut froissée et s'avança les lèvres serrées, faisant un léger signe de tête d'une insolence à peine continue :

— Bonjour, curé, dit-elle. Asseyez-vous.

Le prêtre rougi légèrement ; mais il ne perdit pas son sang-froid, et, faisant de la main droite un imperceptible signe de croix :

— Dieu vous bénisse, madame, dit-il doucement.

Au même instant la marquise entra ; elle vit d'un coup d'œil le curé un peu ému, Louis qui pâissait, Livadia qui semblait près d'éclater et elle se hâta de faire diversion en causant avec son intelligence habituelle. La jeune femme, trop fière pour quitter le salon, ne prit cependant aucune part à la visite. Elle alla s'asseoir près de la fenêtre, effeuillant avec ardeur les fleurs de la jardinière dont elle jonchait le tapis, ne faisant aucune attention aux regards suppliants de son mari, et lorsque le curé se leva et s'approcha d'elle, lui rendant à peine son salut et se retournant aussitôt pour se pencher à la fenêtre et appeler les chiens.

— Livadia, lui dit Louis, quand il revint de conduire le curé, vous avez mal agi et vous m'avez vivement blessé.

Livadia allait répliquer vertement mais à ce moment même la main de la marquise, qui entra, se posa doucement sur le bras de Louis ; l'aimable femme avait deviné que son fils allait faire des reproches à Livadia, et cherchant à prévenir les conséquences d'une explication vive entre son fils et sa belle fille :

— Voulez-vous me le céder un instant, dit-elle à la jeune femme, j'ai un bail à terminer, dont j'ai peine à me tirer seule, et j'aurais besoin des lumières de sa sagesse ?

Louis suivit aussitôt sa mère, et quand ils furent dans le petit salon dont elle avait fait courageusement, après la mort de son mari, un véritable cabinet de travail, où elle avait étudié avec un soin scrupuleux les détails si absorbants d'une grande gestion territoriale, le calme et la douce énergie de cette âme vaillante passèrent une fois de plus dans les veines de Louis. Ils ne se parlèrent point du sujet qui les attristait tous deux ; d'un commun accord, ils comprirent qu'il prendrait des proportions d'autant plus vastes qu'ils se l'avoueraient plus souvent ; mais ils passèrent une grande heure à causer affaires et fermages, avec une entente complète de jugements et de sentiments, et quand le jeune homme sortit de ce sérieux entretien, il se sentait fort rasséréiné.

Fidèle au plan qu'il s'était tracé, il alla trouver Livadia qui, allongée sur un fauteuil, sous la grande allée de marronniers, semblait s'ennuyer profondément. Elle avait été saisie, après son mouvement de colère, d'un dégoût si absolu de sa vie, d'une lassitude si grande de l'existence tranquille de Langelle, dont elle était incapable de comprendre le charme et la fécondité, elle soupirait si avidement après la moindre distraction, que la vue de son mari lui fit du bien. D'ailleurs elle souffrait toujours quand elle le savait avec la marquise ; son instinct féminin comprenait l'influence exercée par la mère sur le fils, et, sans chercher à savoir si cette influence était heureuse ou regrettable, elle songeait seulement qu'elle lui portait ombrage, et elle eût voulu l'éloigner de tout son pouvoir. Elle avait bien deviné que la marquise avait amené Louis pour éviter une querelle ; souvent déjà elle avait remarqué semblable intervention et c'était pour elle un grief de plus.

Ce qui l'exaspérait surtout, sans qu'elle s'en rendit bien compte, c'était de ne pouvoir jamais prendre la marquise en défaut ; elle lui eût pardonné de s'emporter contre elle, de lui dire une parole violente ; mais la persistante douceur qu'elle rencontrait dans tous ses rapports avec M^{me} d'Ardennes lui était intolérable.

Et, tout en pensant ainsi, elle se rendait compte malgré elle de la vertu de sa belle-mère et de la courageuse tendresse qui se cachait sous ces devoirs si simplement accomplis. Alors, sentant la fougue de ses ardentes passions et son impuissance à les régler, elle s'abîmait dans des réminiscences du passé ; ses steppes bien-aimés paissaient devant ses yeux en déroulant leurs splendeurs infinies ; elle retrouvait les émotions vives de cette vie de liberté où elle avait grandi ; des images rapides de chevaux emportés, de cavaliers téméraires, de soleil couchant dorant la cime des kourganes ; des parfums d'une végétation surabondante enivraient tout son être ; puis, comme un vent violent venant de ces régions sauvages, une parole de manace frémissait à ses oreilles : "L'amour méprisé veille !" Ce cri de vengeance et de déses-

poir la ramenait au sentiment de la réalité ; elle sentait qu'il fallait se cramponner à sa vie actuelle, qu'un abîme plus grand que le désert était creusé maintenant entre elle, marquise d'Ardenne, et l'ardente jeune fille, amante passionnée de la Russie. Elle cherchait à trouver de la poésie aux pelouses de Langelle et à aimer les plates-bandes, soigneusement cultivées. Mais dernière son mari se redressait l'image en deuil de sa belle-mère qui l'irritait de nouveau et, lasse de combattre ses pensées, lasse de rêver, lasse de tout, elle tombait dans de mortelles défaillances morales.

— Nous avons encore quelques heures avant le dîner, Lividia ; voulez-vous venir faire une promenade dans les bois ? dit Louis en rejoignant la jeune femme.

— Je le veux bien, répondit-elle, heureuse de secouer son fardeau.

Elle posa légèrement sur sa tête son grand chapeau de soleil, et marcha près de Louis avec cet éclat soudain de ses yeux noirs qui lui donnaient, quand elle le voulait, une puissance irrésistible. Louis siffla ses chiens, et ils partirent tous deux vers les collines de Bouvray.

A mi-chemin des bois, ils rencontrèrent la cabane de la mère Julienne :

— Entrons, dit Louis ; c'est une vieille connaissance à qui je veux vous présenter, Livadia.

La jeune femme ne répondit pas, et poussant la porte basse, le marquis pénétra dans la pauvre demeure :

— Bonjour, mère Julienne, dit-il, bonjour mon brave Mathurin, comment va la jambe aujourd'hui ?

— Pas trop bien, monsieur le marquis, elle me refuse, tout à fait service ; mais c'est trop d'honneur que vous me faites de vous en inquiéter....

Et il ajouta timidement :

— C'est sans doute cette belle dame qui est notre nouvelle marquise ; j'avais bien entendu dire qu'elle était aussi belle que la fée de la montagne, et j'avais bien du regret de ne pouvoir aller jusqu'à Langelle pour la voir de mes yeux.... Mais à présent, je suis content.

— Tant mieux, mon brave, dit Livadia, que le compliment touchait, tout rustique qu'il fût, puisque cela te fait plaisir de me regarder, je ne refuse pas la permission.

Le bonhomme était surpris du ton familier et moqueur de la jeune femme, qui était habituée à traiter les moujiks avec une hauteur dédaigneuse ; la bonne femme écoutait en silence, et dans un coin leur petite-fille de trois ou quatre ans, fixait sur la marquise des yeux effarouchés. Ce regard sauvage de l'enfant plut à Livadia ; elle s'approcha d'elle, la saisit dans ses bras et l'emporta en riant et en courant dans le petit jardin, derrière la mesure. Louis resta à causer avec les

deux vieilles gens qui se remirent peut à peut de leur émotion ; la grand'mère jetait de temps à autre un regard furtif du côté de la porte :

— Que va-t-elle faire de la petite ? pensait-elle.

Et plus bas encore, dans le plus intime de son cœur, elle se disait que les fées jettent des sorts avec de belles paroles.

Mais elle se sentit rassurée quand Louis, ayant ouvert la porte pour sortir, elle aperçut la jeune marquise qui avait assis l'enfant dans un arbre à fruits. La petite riait de tout son cœur en se voyant couverte de feuilles mortes que Livadia faisait tomber sur elle en secouant les branches :

— Tu n'as pas peur, au moins ?

— Nenni, la dame, encore, encore !

— A la bonne heure, tu es une brave petite, nous recommencerons à jouer ensemble.

Sans se retourner aux adieux des vieilles gens, Livadia s'élança dans le chemin.

— Mais, monsieur le marquis, dit la pauvre mère Julienne, comment voulez-vous que j'aie le chercher la petite à présent ?

— C'est juste, ma brave femme, répondit Louis.

Il enleva l'enfant dans ses bras robustes et la déposa par terre avec un gros baiser. Derrière le buisson, Livadia riait de l'embarras de la mère Julienne et grondait Louis de l'avoir secourue.

— J'aurai voulu entendre les doléances des deux vieux, lui dit-elle.

— Mais ils n'auraient jamais pu atteindre leur enfant.

— Allons donc ! vous avez peur de tout. Les enfants sont comme les chats, ils savent grimper et descendre en venant au monde.

Espérant être plus heureux, Louis conduisit sa femme chez quelques autres fermiers qui demeuraient sur la lisière du bois et partout leur arrivée fut saluée par des cris de joie. Mais partout Livadia resta froide et hautaine. Son attitude glaçait aussitôt l'enthousiasme de ces braves gens qui venaient au-devant de Louis avec tant de plaisir. Elle ne pouvait comprendre la nature de nos paysans qui savent si bien concilier la dignité de leurs foyers avec le respect chrétien qu'ils portent à leurs maîtres. Les moujiks n'ont perdu de l'esclave que le nom. Aussi Livadia parlait-elle eux fermiers d'un ton qui cachait mal un dédain à peine déguisé. Le tutoiement continu dont elle se servait achevait de donner à ses paroles un ton méprisant, et le jeune marquis put se rendre un compte trop exact de la mauvaise impression qu'avait causée sa femme. Cette promenade qui devait rapprocher les deux jeunes gens ne fit que les aigrir d'avantage l'un contre l'autre. Chaque jour apportait ainsi son grain de sable aux obstacles qui s'élevaient, en dépit même des espérances de maternité, entre les divers habitants de Langelle.

Lorsqu'il s'agissait de faits touchant à la religion catholique, les différences fondamentales qui existaient entre leurs manières de voir s'accroissaient plus profondément, et Livadia, qui sentait instinctivement combien elle atteignait facilement la marquise d'Ardenne en touchant aux choses de Dieu, devenait plus acerbe et plus aiguë. Dans son dépit contre elle, elle se servait de ce moyen, comme d'une arme sûre pour la blesser.

Lorsque les bonnes religieuses qui tenaient l'école de Saint-Ernigout étaient venues, tremblantes et timides, présenter leurs hommages à la nouvelle marquise, elle n'avait rien compris à la sainte humilité de ces pieuses filles ; elle n'avait saisi que l'embarras de leurs phrases troublées. Elle contint à peine un sourire moqueur en voyant les égards dont sa belle-mère les entourait par respect pour leur habit, et, sitôt qu'elles furent parties, elle donna libre cours aux plaisanteries qui se pressaient sur ses lèvres :

— Faut-il donc avoir les yeux baissés pour apprendre à lire aux enfants ! A quoi bon cette singulière coiffure et ces longs voiles noirs ?

— Ma chère enfant, répondit M^{me} d'Ardenne avec fermeté, nous sommes trop heureux de nous appuyer sur le dévouement de ces saintes filles qui donnent si généreusement leur temps aux enfants et aux malades. La plus jeune surmonte les fatigues d'une santé délicate pour parler de longues heures tous les jours à une vingtaine de petites filles aussi étourdies qu'ignorantes ; c'est un travail ingrat dont elle s'acquitte avec une patience angélique ; l'autre va visiter nos pauvres, soigne les malades, assiste les mourants et vous verrez, quand vous aurez vécu plus longtemps parmi nous, de quelles bénédictions elle est entourée.

— Je serai vraiment trop heureuse d'admirer tant de vertus, dit Livadia, en s'éloignant avec son grand air insolent.

Cependant son cœur n'était pas mauvais, mais à la façon de ces arbres sauvages qui produisent quelques bons fruits sous des touffes de branches folles, fruits si difficiles à cueillir qu'il faut risquer la vie pour les détacher.

Un jour qu'elle était dans sa chambre, elle entendit dans le salon, au-dessus d'elle, la marquise qui s'entretenait avec deux personnes qu'elle reconnut à la voix pour être les deux religieuses de Saint-Ernigout. Comme le bruit de la conversation venait jusqu'à elle, par les fenêtres ouvertes, elle saisit le nom du père Mathurin, la vieille infirme qu'elle était allée voir avec Louis :

— Oui, madame la marquise, disait sœur Marthe, le pauvre homme est mort cette nuit, après de grandes souffrances.

— Mais alors sa veuve doit se trouver dans une profonde misère avec la petite qu'elle est chargée d'élever ?

— C'est ce que je voulais vous dire, madame la marquise ; la maladie

du vieux a absorbé les dernières ressources de la maison, et la pauvre femme n'avait pas même de pain pour elle et pour sa petite-fille.

— Je vous remercie de m'avoir prévenue, ma chère sœur ; j'irai aujourd'hui même et je tâcherai d'arranger les choses pour que la grand'mère puisse continuer à élever l'enfant.

Elles causèrent encore quelques instants ; un sentiment de pitié s'était élevé dans le cœur de Livadia en entendant parler de cette misère. La cabane, le petit jardin, la jolie petite fille avec laquelle elle avait joué, lui revinrent en mémoire, et, au moment où les sœurs, ayant pris congé de la marquise, traversaient le perron, elle se pencha à la fenêtre, détacha son bracelet et le leur jeta en disant :

— Prenez cela pour la mère Julienne.

Le bracelet, lancé d'une main énégique, vint s'accrocher dans le voile de sœur Marthe, qui se retourna toute tremblante et confuse. La sainte fille resta un moment interdite, levant les yeux vers la fenêtre de Livadia et les abaissant sur le bijou dont elle ne savait que faire, jusqu'à ce qu'enfin la jeune marquise la tirât d'embarras par un geste impérieux en lui disant brusquement :

— Emportez-le. Allez.... allez !

Sœur Marthe obéit et vint conter son aventure au Curé de Saint-Ernigout qui savait déjà à quoi s'en tenir sur les allures de Livadia.

— Rassurez-vous, mes chères sœurs, dit-il ; la jeune marquise ne distingue pas encore l'aumône de la charité. Gardez ce bijou. Il nous servira pour les pauvres quand nous serons à bout de ressources. Tout bon mouvement va droit au ciel, où Dieu en tient compte à son auteur.

Et quand elles furent parties, songeant en lui-même à tout ce que cet acte révélait de bonté naturelle et d'ignorance chrétienne :

— Mon Dieu, murmura-t-il, vous seul serez assez puissant pour refaire cette édifice auquel il manque la pierre angulaire et pour combler l'abîme qui sépare des êtres destinés à être unis.

L'hiver vint ; les arbres étaient dépouillés, une froide brise soufflait autour du château, les girouettes grinçaient sous le vent du nord et le givre commençait à tomber. Depuis quelques jours, il avait couvert les haies, les prés, les champs voisins, d'une très légère couche blanche qui s'était attachée aux moindres ramaux et durcie à l'air de la nuit. Il avait fait un temps si brumeux, coupé de tant de rafales, que la jeune femme n'avait pu sortir depuis quelques jours, et comme elle ne savait guère s'occuper à la maison, les heures lui avaient paru mortellement longues. Souvent, le front appuyé contre les vitres, elle regardait le vent qui secouait rudement les branches d'arbres, ou bien elle cherchait dans la profondeur des nuages de grandes bandes d'oiseaux sauvages qui traversent nos climats et dont l'apparition lui causait un mouve-

ment joyeux, car elle trouvait triste et désolé cet hiver de France à côté de l'hiver magnifique de sa chère Russie. Elle se rappelait avec regret l'éclat de la neige, le scintillement des glaçons, le silence imposant de ce désert immaculé, les courses rapides en traîneau. Elle s'étonnait de voir les flocons blancs fondre et se corrompre si rapidement, elle gémissait de la teinte sombre du ciel, de l'absence de lumière, de l'humidité malsaine du climat. Enfin, la tempête se calma un peu, elle put profiter d'une éclaircie et sortit seule dans la campagne. L'herbe gelée craquait sous ses pieds, des gouttes d'eau se détachaient de loin en loin des buissons et tombaient avec un bruit lourd, de petites branches mortes se séparaient tout d'un coup des troncs d'arbres ; la campagne était plus déserte que de coutume, et la jeune femme s'en réjouit. Elle le dirigeait vers un petit étang situé à quelques centaines de mètres du château et suivait un sentier bordé de grandes haies. L'air vif qui fouettait son visage lui rappelait son air natal ; elle l'aspirait à pleins poumons ; elle marchait vite, d'un pas fier et relevé qui ne connaissait point l'hésitation et elle arriva bientôt au but qu'elle avait choisi. Cet étang était formé par une source vive qui prenait naissance non loin de là ; la source était abondante et, à peine descendue de la colline voisine, s'étalait ainsi en large nappe d'eau dans une vaste prairie bordée de grands chênes. L'été, des nénuphars blancs s'élevaient à la surface, des joncs croissaient çà et là, les oiseaux et parfois les chevaux venaient se désaltérer à cette eau limpide. En approchant, Lividia remarqua sur sa rive une légère couche de glace qui dessinait l'étang comme un contour lumineux ; les roseaux raidis et agités par le souffle de l'hiver se heurtaient avec un bruit sec ; des feuilles mortes que le vent avaient apportées sur l'eau couraient en tourbillonnant comme de frêles nacelles. Au moment où elle arrivait, une bande de canards sauvages, qui s'était abattue pour quelques instants, s'envola sur un grand bruit d'ailes, et Livadia, qui les suivit des yeux, les vit se reformer en files, formant dans les airs un long trait noir. Elle s'approcha d'un gros chêne et s'y appuya ; des corbeaux à l'aile noire passèrent avec leur cri sinistre ; dans le ciel, les nuages cauraient toujours, rayés de bandes sombres et de groupes blancs. Comme la jeune femme les regardait, elle crut en voir descendre un groupe, un vol d'oiseaux qui s'abaissa vers la terre. Peu à peu, elle distingua des points noirs distincts ; puis ils s'abaissèrent encore, elle vit de longues pattes, des cous élancés :

JACQUES BRET.

(A continuer.)

REVUE SCIENTIFIQUE.

SOMMAIRE.—Une leçon de physique : Magnétisme et électricité.—Crocodiles sacrés.
—Le Laboratoire de Jack.

Voici un morceau d'acier dont la forme se rapproche beaucoup de celle du fer à cheval, c'est un aimant. Il jouit de la propriété singulière d'attirer certains métaux, tels que le fer, le nickel, le cobalt, et aussi, mais à un degré plus faible, le chrome et quelques autres. On utilise cette propriété de l'aimant pour la construction de trieurs magnétiques qui servent à séparer les parcelles métalliques mêlées avec d'autres substances en poudre comme la grenaille de fer.

Un aimant peut être ou naturel ou artificiel. Un aimant naturel est un morceau de minerai de fer magnétique ou oxyde salin représenté par la formule FeO , Fe^2O_3 , ce qui veut dire que cet oxyde est composé d'un équivalent de protoxyde de fer, FeO , et d'un équivalent de sesqui oxyde, Fe^2O_3 ; on le trouve assez répandu dans la nature. Un aimant artificiel est celui qui, au lieu de se trouver dans la nature, s'obtient artificiellement. Il y a deux espèces d'aimants artificiels : l'aimant artificiel permanent, et l'aimant artificiel temporaire. Le premier est un morceau d'acier qui a été aimanté par le frottement ou le contact avec un autre aimant, ou bien au travers duquel on a fait passer un fort courant électrique, tandis qu'un aimant temporaire est un morceau de fer doux qui a été aimanté temporairement en le mettant proche d'un aimant permanent, ou en passant un courant électrique à travers un fil métallique qui l'entoure en hélice.

Contrairement à la loi générale que "toute force qui se communique diminue d'intensité et qu'elle perd en proportion de ce qu'elle donne"; la vertu magnétique ne s'épuise point dans l'aimant bien que le fer reçoive souvent plus de force par l'aimantation que n'en avait l'aimant lui-même.

Une autre remarque bien importante, c'est que les aimants artificiels ne sont pas seulement supérieurs aux aimants naturels en ce qu'à volume égal ils ont plus de force. ils le sont encore parce qu'ils communiquent beaucoup mieux et plus abondamment la vertu magnétique que les aimants naturels. Si par l'effet du temps, de l'oxydation, ou de toute autre cause, ils viennent à perdre leur force, c'est très-aisé de la

leur rendre, ce qui n'arrive pas avec les aimants naturels, qui ne la recouvent que difficilement une fois qu'ils l'ont perdue. On peut d'ailleurs donner à ceux que l'on fabrique la forme que l'on veut, tandis qu'il faut laisser aux autres la forme que leur a donnée la nature.

Quelles sont les propriétés générales des aimants ?

1o. Le pouvoir d'attirer, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, certains métaux, tels que le fer, le nickel, le cobalt, etc.

2o. Le pouvoir de prendre une certaine position relativement au nord et au sud. Ainsi si vous suspendez par le milieu, à l'aide d'un fil, une aiguille aimantée, ou bien si vous la laissez flotter librement sur un morceau de liège dans l'eau, cette aiguille indiquera approximativement, mais non tout à fait exactement, le nord et le sud.

3o. La polarité, c'est-à-dire qu'un aimant révèle son pouvoir d'attraction surtout à ses deux extrémités. Il existe un centre d'attraction près de chaque bout, mais pas tout à fait à l'extrémité, et c'est à ce point que la puissance magnétique est la plus forte. Ces deux centres magnétiques sont appelés les pôles de l'aimant. Le point qui se dirige vers le nord est appelé pôle nord, celui qui se dirige vers le sud s'appelle pôle sud. Quand deux aimants sont approchés l'un de l'autre, le pôle nord de l'un attire le pôle sud de l'autre et repousse le pôle nord, et en conséquence, la loi suivante a été formulée : " Les pôles magnétiques semblables se repoussent et les pôles contraires s'attirent."

En ce qui concerne la direction de l'aiguille aimantée librement suspendue, il est à remarquer que cette direction n'est pas exactement vers le nord ou vers le sud, mais qu'elle dévie un peu à l'est pour le pôle nord et à l'ouest pour le pôle sud, et cette déviation varie suivant les localités où l'observation est faite. Il s'en suit que les pôles magnétiques ne correspondent point exactement avec les pôles géographique, et que les différences doivent nécessairement varier suivant les lieux où l'on observe la direction de l'aiguille aimantée, et pour cette raison les almanachs nautiques sont arrangés de manière à indiquer les variations entre les vrais pôles et les pôles magnétiques dans les différentes parties du globe. Ces variations entre la direction des pôles géographiques et celle des pôles magnétiques sont appelées déclinaisons de l'aiguille aimantée ou de la boussole. Il ne faut pas confondre ce que l'on entend par déclinaison avec l'inclinaison : Lorsqu'une aiguille est suspendue par son centre de gravité à l'aide d'un fil, de façon qu'elle puisse jouer librement et prendre sa position naturelle, elle se repose exactement dans une direction horizontale quelconque ; si on la magnétise, elle se placera de manière à indiquer le nord et le sud, mais elle ne reposera plus dans une ligne exactement horizontale, si ce n'est quand l'observation se fera sous l'équateur. Dans toutes les positions

au nord de l'équateur, le pôle nord de l'aiguille penchera, et plus on se rapprochera du nord, plus l'aiguille s'inclinera dans ce sens, tandis que le contraire aura lieu quand on observera au sud de l'équateur. C'est cette déviation de la direction absolument horizontale qui est appelée inclinaison de l'aiguille aimantée. La cause de ce phénomène, c'est que les deux pôles magnétiques de la terre ne correspondent pas aux deux pôles géographiques, mais semblent se rapprocher du centre de la terre. Pour détruire cette tendance de l'aiguille aimantée à prendre une inclinaison d'un angle variable suivant que l'on s'éloigne plus ou moins de l'équateur vers le nord ou vers le sud, l'aiguille du compas marin est composée de deux aiguilles placées parallèlement, le pôle nord de l'une étant placé près du pôle sud de l'autre, de façon qu'elles soient réunies bouts par bouts par leurs pôles opposés. Cette aiguille composée est dite *statique* ou à compensation.

Le pôle magnétique nord paraît correspondre avec le 70° de latitude nord et $76^{\circ} 43'$ de longitude ouest, et en cet endroit, l'aiguille aimantée suspendue affecte de prendre la direction verticale. Le pôle magnétique sud se trouve apparemment sous $75^{\circ} 5'$ de latitude sud et 154° de longitude est.

C'est sur ces faits que repose la construction de la boussole dont l'invention a produit une révolution radicale dans la science nautique. Ce n'est en effet qu'avec l'aide de ce précieux instrument que les navigateurs ont pu se diriger à travers les vastes solitudes de l'Océan. En trois cent ans, la boussole a fait parcourir à la navigation plus de progrès qu'elle n'en avait acquis sur trente siècles. C'est par elle que Christophe Colomb a pu se diriger sur les chemins inconnus de l'ouest, à travers l'immensité de l'Atlantique pour aller à la découverte d'un monde nouveau ; c'est par elle que tant d'illustres navigateurs ont pu reculer si merveilleusement, en quelques siècles, les bornes des connaissances géographiques, et que, sur la terre elle-même, de hardis explorateurs ont pu nous faire connaître l'intérieur des continents.

On ignore l'époque précise de la découverte de la boussole en Europe. Les anciens ne connaissaient de l'aimant que la propriété attractive, et il a fallu bien des siècles pour ajouter celles que nous connaissons aux notions imparfaites qu'ils nous ont transmises. Pasquier, au seizième siècle, dans ses *Recherches sur la France*, cite une description de la boussole et de son usage sur mer, par Hugues de Bercy, qui vivait au XIII^e siècle. D'autres font honneur de la découverte au Napolitain Jean Goya, qui aurait devancé Hugues de quelques années.

Toutefois, il semble avéré que les Chinois et les Indous en connaissaient l'usage de temps immémorial : leurs anciens livres traitent du commerce maritime, des voyages de long cours, et de divers procédés l'on employait pour diriger les navires en pleine mer.

On sait que la boussole consiste en une petite boîte qui renferme une aiguille aimantée tournant librement sur un pivot vertical dont la pointe supérieure est reçue dans un petit trou pratiqué au milieu de l'aiguille à son centre de gravité. Dans cette disposition, l'aiguille se meut exactement comme il vient d'être dit pour l'aiguille aimantée suspendue à un fil, affectant la même déclinaison et la même inclinaison, celle-ci étant annulée par la combinaison compensatrice. Cet instrument est en usage dans la navigation, dans les explorations des terres à la surface et dans les mines et les grottes, dans les arpentages. Avec elle, on peut se passer du fil d'Ariane.

La production du magnétisme ou l'aimantation par induction est un phénomène bien curieux. Si un aimant permanent est placé proche d'une poignée de clous de fer, il les attire à lui, et aussitôt que les clous sont attachés à l'aimant, ils deviennent magnétisés eux-mêmes et capables d'attirer d'autres clous, qui, à leur tour, deviennent également aimantés et capables d'attirer de nouveaux clous, et ainsi de suite, chaque nouveau clou jouissant de la propriété d'en attirer d'autres, mais avec un pouvoir d'attraction qui va constamment en s'affaiblissant. Il n'est pas même nécessaire que les clous soient mis en contact immédiat avec l'aimant pour acquérir le pouvoir magnétique, car cette propriété est transmise d'un objet à l'autre au travers d'un court espace. Cette propriété qu'un corps acquiert lorsqu'il est placé proche d'un aimant est appelée induction magnétique. De ces faits importants découle le principe que lorsqu'un fil de fer est enroulé autour d'un aimant permanent en forme de bobine, il devient aimanté lui-même par induction, et est capable de magnétiser par induction une autre tige de fer autour de laquelle il s'enrole. C'est ce grand principe qui, mis pratiquement en usage, a conduit à la construction du télégraphe électrique.

Après avoir parlé des aimants et du magnétisme, nous en arrivons tout naturellement à l'électricité. L'électricité est un agent remarquable qui produit des résultats bien étonnants. L'électricité se montre sous différentes formes et est produite par différents moyens. Les différentes formes sous lesquelles se manifeste l'électricité sont : l'électricité dynamique et l'électricité magnétique ou le magnétisme. Elle peut être développée par la friction, par la percussion, par la chaleur, par l'action chimique et par les aimants. Les effets généraux de l'électricité sous ses divers formes, se manifestent par l'attraction ou la répulsion, par la chaleur et la lumière, par les commotions violentes et par les décompositions chimiques.

Pour développer l'électricité, nous devons produire une action, et le

moyens de la développer, découvert dans l'antiquité, fut de frotter l'ambre jaune, ou *succin*, en grec, *électron*, d'où le fluide électrique reçut son nom. Dans la suite, on reconnut qu'en frottant d'autres substances, elles acquéraient des propriétés électriques, et devenaient capables d'attirer ou de repousser d'autres substances. C'est cette électricité produite par le frottement qui a reçu le nom d'électricité statique ou stationnaire, parce qu'elle peut tenir pendant longtemps. C'est la seule que nous puissions emmagasiner et retenir pendant un certain temps. Ce qui est actuellement connu sous le nom de batterie d'emmagasinage ne constitue pas à proprement parler un receptacle d'électricité, mais seulement d'énergie qui peut être transformée à volonté en électricité. Autre chose est pour l'électricité statique.

L'électricité dynamique ou électricité motrice est une forme tout à fait différente de l'électricité. Ici en effet le fluide n'est plus emmagasiné, stable, mais il circule à mesure qu'il se dégage, dans un conducteur, ou le long d'un fil métallique et ne peut être retenu. Elle a été découverte par Galvani en expérimentant sur des muscles de grenouilles, et elle a d'abord été appelée électricité galvanique. On la produit ordinairement aujourd'hui à l'aide de batteries voltaïques ou de machines dynamiques.

J'ai parlé plus haut de la troisième forme sous laquelle se présente l'électricité qui est obtenue par induction au moyen des aimants, et qui est appelée pour cette raison, électricité magnétique ou magnétisme.

Suivant la théorie généralement acceptée, il existe deux fluides électriques, et ces deux fluides sont répandus en proportion égale dans tous les corps ; ils s'y trouvent combinés formant ainsi un fluide neutre. Pour produire l'électricité active, il faut isoler les deux fluides et chasser l'un d'eux du corps qui les tient en combinaison. Ces deux fluides sont appelés, l'un électricité positive, et l'autre électricité négative. Lorsque deux corps sont chargés d'une même électricité, soit positive soit négative, ces deux corps se repoussent mutuellement, de même que les pôles de même sorte dans deux aimants, mais si deux corps sont chargés d'électricités différentes, l'un d'électricité positive et l'autre d'électricité négative, ou bien encore, si l'un est chargé de l'une des deux sortes d'électricités, tandis que l'autre reste dans une condition normale ou neutre, ces deux corps s'attirent mutuellement. D'après ces faits, on a établi la loi générale suivante : "Les corps chargés d'une même électricité se repoussent ; ils s'attirent quand il sont chargés d'électricités différentes. Les instruments appelés électroscopes qui servent à constater la présence de l'électricité, sont basés sur ce principe.

Lorsque l'on frotte un morceau de cire à cacheter, la résine, le soufre, le verre, la soie, ces substances manifestent des propriétés électriques pendant un certain temps ; mais si l'on frotte d'autres substances, des métaux par exemple, celles-ci ne prennent pas les propriétés électriques, et cela, parce qu'elles ne peuvent retenir le fluide, parce qu'elles le laissent échapper facilement. Ainsi nous voyons que diverses substances demeurent électrisées pour un temps, tandis que cela n'arrive pas pour d'autres. C'est pour ces raisons que celles-ci sont appelées corps conducteurs, et les premières, corps non conducteurs de l'électricité. Ces désignations ne sont cependant pas absolues, mais simplement relatives. Pour être plus exact, on dit que les métaux, le carbone, le plâtre et les acides sont *bons conducteurs*, et que l'ambre, les résines, la cire à cacheter, le verre, le soufre et la soie sont *mauvais conducteurs* de l'électricité.

S'il est nécessaire d'isoler l'électricité et de l'empêcher de se répandre sur les objets environnants, nous entourons le corps qui la contient d'une enveloppe mauvaise conductrice. Ainsi, les verres isolants sur les poteaux télégraphiques empêchent le fluide de quitter les fils et de se perdre dans le sol, et l'enveloppe en gutta-percha des cables sous-marins isole si bien les fils conducteurs, que l'on peut, avec une faible charge d'électricité, envoyer des télégrammes à travers les océans ; il en est de même pour les cables souterrains.

A cause de sa grande tendance à s'échapper, à se perdre, on éprouve de grandes difficultés en expérimentant avec l'électricité statique. Toutes les substances sont conductrices, à un plus ou moins grand degré, sans en excepter la poussière qui vole dans l'air, l'humidité de l'atmosphère. Une isolation parfaite, un air sec et pur sont les conditions les plus favorables pour retenir le fluide. Si on n'a pas employé l'électricité plus-tôt, la cause en doit être attribuée aux difficultés que l'on éprouvait pour la captiver, au manque d'expérience dans les moyens d'isolement.

D'après la théorie de Benjamin Franklin, il n'existerait qu'un fluide unique dans l'électricité, et toutes les substances dans leur état normal en auraient une égale quantité, mais lorsqu'un corps en serait chargé en excès, il serait à l'état positif, et quand ce corps contiendrait moins d'électricité qu'à l'état normal, il serait à l'état négatif. Mais cette théorie a été supplantée par celle du double fluides, qui établit que tous les corps sont naturellement chargés d'une égale quantité des deux fluides appelés positif et négatif, et que, quand un corps est électrisé, ces deux fluides sont séparés, en sorte que l'un demeure en excès. Il y a toujours un passage de fluide dans les deux directions le long du conducteur, mais lorsqu'on parle de la direction

du courant, c'est toujours de la direction du courant positif qu'il est question.

L'électricité statique, outre le frottement, peut encore être développée par la pression, comme lorsque certains cristaux sont comprimés : par le fendage, par exemple quand on détache deux feuilles de mica l'une de l'autre, et par la chaleur. Elle peut aussi être produite par la torsion. Il est prouvé que lorsqu'une charge d'électricité est amassée sur un corps sphéroïdal, elle se trouve également répandue sur toute la surface et non dans l'intérieur du corps, et que si le corps n'est pas sphérique, l'électricité tend à se porter vers les parties les plus minces.

L'électricité statique est transmise de trois manières :

- 1^o Par contact entre un corps chargé et un corps qui ne l'est pas ;
- 2^o Par convection, lorsqu'un gaz ou l'air en contact avec un corps électrisé enlèvent une partie de son électricité ;
- 3^o Par décharge quand un corps surchargé perd une partie de sa charge.

(à continuer.)

* *
*

Aux Indes, certains animaux sont considérés comme sacrés par le peuple, ici, le singe, ailleurs le bœuf. Mais comment se faire une idée que des hommes poussent l'ignorance et l'abjection jusqu'à vouer un culte à un animal aussi hideux aussi nuisible que le crocodile qui n'a cependant aucune qualité qui puisse racheter ses défauts. Et pourtant cela existe, comme le prouve le fait suivant rapporté par un voyageur anglais, le Dr. Knighton. Une jeune fille se baignait dans les eaux de lac de Pokur près d'Ajmere, lorsqu'un énorme crocodile la saisit. C'en était fait de la pauvre créature. Heureusement un Européen, témoin de cette lamentable aventure, la sauva en tuant le crocodile. Mais c'était un crocodile sacré, et la populace, outrée de colère, se rua sur le sauveur de la jeune fille et le conduisit devant un magistrat, l'accusant d'avoir outragé ses sentiments religieux.... Le juge dit aux indigènes qu'il ne pouvait condamner cet homme sans avoir vu le corps du délit, et qu'il était nécessaire qu'on lui amenât le crocodile afin de constater qu'il y avait bien eu meurtre. Mais pendant ce temps, l'animal avait été dévoré par ses voraces frères vivants, et on n'en put retrouver aucune trace. De cette façon, le magistrat put renvoyer la cause, et l'Européen fut sauvé par sa présence d'esprit. Pour le peuple, il se consola sans doute dans la pensée que l'âme du dieu décédé était passée dans une autre enveloppe mortelle dans laquelle il se révélerait quelque jour.

Les étrangers qui vont voir l'église de Saint-Paul, à Londres, e plus beau monument du genre qui existe dans le monde après St. Pierre de Rome, ne manquent pas de visiter la *Whispering Gallery* qui présente un phénomène bizarre de téléphonie, ou plutôt de microphonie naturelle. Cette galerie à près de cinq cent pieds de circuit ; un siège ou banc de pierre règne tout autour adossé à la muraille. Du côté opposé à la porte par laquelle le visiteur est entré, le banc est recouvert de nattes ; il s'y assied. Le cicerone, qui est resté près de la porte, applique la bouche contre le mur et prononce à voix basse quelques mots que l'étranger entend très distinctement, et comme s'ils étaient dits à son oreille, quoiqu'il y ait un espace de 140 pieds entre son interlocuteur et lui. Le bruit que fait la porte en se fermant retentit comme un coup de tonnerre ; mais pour cela, il faut se trouver proche du banc recouvert de nattes, car plus on se rapproche de la porte, moins la détonation devient sensible.

* *
* *

Le *Chemical News* nous sert la facétie suivante :

Voici le laboratoire que Jack a bâti ;

Voici le verre posé à la fenêtre du laboratoire que Jack a bâti ;

Voici le sable employé pour faire le verre posé à la fenêtre du laboratoire que Jack a bâti ;

Voici la soude mêlée avec le sable pour faire le verre posé à la fenêtre du laboratoire que Jack a bâti ;

Voici le sel qui a fourni la soude mêlée avec le sable pour faire le verre posé à la fenêtre du laboratoire que Jack a bâti ;

Voici le gaz chlore à la teinte jaunâtre que contient le sel qui a fourni la soude mêlée avec le sable pour faire le verre posé à la fenêtre du laboratoire que Jack a bâti ;

Voici le sodium brillant et léger qui est combiné avec le gaz chlore à la teinte jaunâtre, que contient le sel qui a fourni la soude mêlée avec le sable pour faire le verre posé à la fenêtre du laboratoire que Jack a bâti ;

Voici l'atôme vingt-trois du sodium brillant et léger qui est combiné avec le gaz chlore à la teinte jaunâtre que contient le sel qui a fourni la soude mêlée avec le sable pour faire le verre posé à la fenêtre du laboratoire que Jack a bâti ;

Voici la chimie, la science déterminant l'atôme vingt-trois du sodium brillant et léger qui est combiné avec le gaz chlore à la teinte jaunâtre, que contient le sel qui a fourni la soude combinée avec le sable pour faire le verre posé à la fenêtre du laboratoire que Jack a bâti.

Ouf ! C'est bien vrai que c'est tout !

CHRONIQUE DU MOIS

La crise politique en Angleterre est loin d'être terminée ; nous en verrons la fin au mois de novembre, quand les deux partis feront appel au "pays" c'est-à-dire au Royaume de la Grande Bretagne et d'Irlande pour décider lequel des deux est digne de la confiance publique.

Les conservateurs ont déjà remporté quelques succès. Dans chacune des luttes chaudement contestées qui ont suivi le changement ministère, ils ont été victorieux ; dans une ou deux circonstances les libéraux et les radicaux, qui affectaient pour leurs adversaires le plus grand dédain, ont subi des défaites humiliantes.

Cependant, tout n'est pas rose pour le gouvernement de Lord Salisbury ; l'autre jour, nous apprenions par dépêche que le cabinet avait été battu sur le *Medical Relief Bill* ; l'opposition en a pris la responsabilité et la position du gouvernement est maintenant très délicate.

Presque tous ces embarras sont suscités par le parti irlandais et en jugeant les choses à son point de vue, peut-être est-il excusable, car jamais l'Irlande n'a eu une occasion aussi favorable pour obtenir le redressement des nombreux griefs et la concession des droits qu'elle réclame.

Le parti Irlandais a actuellement voix prépondérante dans la Chambre des Communes et s'il ne se divise pas, il est probable que nous verrons bientôt des changements importants.

Il est étonnant de voir l'accroissement rapide de l'influence de ce parti, depuis que Monsieur Parnell en a été nommé chef. Quand, il y a quelques années, il a publié son programme, il a provoqué les rires ironiques des députés anglais et écossais ; maintenant, il est à la tête d'un parti assez puissant pour faire trembler le Gouvernement Britannique et c'est de lui que dépend le sort des ministères ; cela indique beaucoup d'union dans la nation irlandaise et la cause qu'on croyait désespérée, semble maintenant sur le point d'être victorieuse.

* * *

Le mariage de S. A. R. La princesse Béatrice avec le prince Henri

de Battenberg a occupé l'attention du monde aristocratique ces jours derniers.

Ce mariage semble avoir déplu à quelques personnages de l'Angleterre et de l'Allemagne, mais son importance n'est pas telle qu'il puisse déranger l'équilibre européen. Inutile de dire que la princesse Béatrice était la plus jeune des filles de la Reine, cette souveraine qui a accompli avec tant de bonheur et de sagesse, ses triples devoirs de reine, d'épouse et de mère.

* * *

Tous les doutes sont enfin dissipés au sujet de la nomination du nouvel archevêque de Dublin ; au dernier consistoire, Sa Sainteté a élevé le Docteur Walsh à cette haute dignité. Cette nouvelle a causé la plus grande joie en Irlande et le choix du Saint-Père est approuvé par tous les partis.

* * *

L'opposition sourde qui entravait l'action de la France dans l'Annam a enfin éclaté en se manifestant par une terrible révolte.

Le général de Courcy, attaqué à Hué, s'est emparé de la ville ainsi que du palais et du trésor royal ; il a mis la main sur la personne du régent Phuong qui était l'âme de tous les complots dirigés contre la domination française et qui passe pour avoir trempé dans l'assassinat du précédent empereur.

Ce vigoureux coup de main vient de trancher par l'épée un conflit qui n'aurait pu se prolonger longtemps sans créer de graves embarras ; il semble qu'après tout, cette révolte n'a pas causé grand mal et qu'elle aura le bon effet de faciliter la solution radicale de la question.

L'Annam est encore une fois sous le protectorat de la France.

Actuellement la tranquillité règne dans la France et ses colonies. Le Tonkin, quoique infesté de pirates et de voleurs, semble pour le moment à peu près pacifié et la campagne de Madagascar est remise au printemps prochain.

Ces jours derniers, le président de la République a reçu officiellement l'ambassadeur Chinois qui lui a donné l'assurance de l'amitié de sa nation pour la France et de son ardent désir de conserver la paix.

M. Grévy a aussi donné audience à un autre ambassade qui, pendant quelques jours, a excité aussi l'attention et à la curiosité de Paris, nous voulons parler de l'ambassade marocaine.

A ce sujet, nous donnons l'extrait suivant qui pourra intéresser nos lecteurs par les détails singuliers que l'on y trouve :

Tanger ! le Maroc ! quels souvenirs je viens d'éveiller là ! Le tableau d'Henri Regneault, *une exécution à Tanger*, ce grand nègre qui essuie son sabre dégouttant de sang, cette tête qui roule sur les marches de marbre, le soleil éclairant les murs blancs du palais, tout cela m'est passé devant les yeux, et j'ai prononcé des noms que l'hospitalité m'interdisait peut-être de prononcer.

Car nous avons à Paris les ambassadeurs marocains.

Le chef de l'ambassade s'appelle Si-Abdel- Malek-hen-Ali-Saïda. Il est gouverneur d'une des provinces limithropes de l'Algérie. Il amène avec lui le chef de la magistrature marocaine, quatre caïds, un intendant, un majordome, un cuisinier chef, des domestiques, en tout 44 personnes.

Ces braves gens ont fait, comme on le sait, sans une heure de repos, le voyage du Maroc à Paris. Ils sont arrivés rompus de fatigue et aussi d'étonnement. Le chemin de fer leur a paru prodigieux, et le vieux chef ne pouvait se lasser d'admirer comment, du sud au nord de la France, pas une parcelle de sol n'était absolument inculte.

A leur entrée à Paris, nouveaux étonnements, pour eux d'abord et pour les Parisiens aussi qui ont tout vu, tout lu, tout bu, mais qui restent badauds comme avant. M. Férand, notre ministre plénipotentiaire à Tanger, un vieux militaire qui parle l'arabe comme un lettré, et qui a su se mettre dans les meilleurs termes avec le sultan Mouley-Hassan, les accompagnait.

En passant devant Notre-Dame, le chef de l'ambassade a demandé quel était ce monument. Comme M. Férand lui répondait que c'était un temple où l'on priait Dieu, il s'est incliné, ajoutant : " mauvais sujet, celui qui ne croit point."

Voilà un arabe qui a plus de bon sens que les ministres qu'il va voir. En arrivant au Grand-Hôtel, le cuisinier a demandé ses fournaux. Il a trouvé, dans la cuisine spéciale mise à sa disposition, un agneau et des poulets vivants. S'était tourné vers l'orient, il a égorgé l'agneau et tordu le cou à vingt-deux poulets. Quelques jours nous disent vingt-trois. Je n'affirme rien.

Pendant ce temps, les ambassadeurs prenaient un bain.

Je vous laisse à penser si les clients du Grand-Hôtel étaient ravis de voir les serviteurs nègres coiffés du fez, vêtus de robes de cachemire, et leurs maîtres arabes, en burnous éclatants, circuler dans les couloirs et les salons. Toutes la soirée il y a eu foule.

Le lendemain les ambassadeurs ont été visité M. de Freycinet ; un peu plus tard, M. Grévy. Chez Mr de Freycinet, un incident assez drôle s'est produit.

Après les compliments d'usage, le chef de l'ambassade marocaine a fait dire au ministre qu'il se félicitait beaucoup de ne pas avoir eu le mal de mer pendant la traversée de la Méditerranée.

—Répondez que je le regrette, dit à l'interprète M. de Freycinet.

L'ambassade tout entière demeure stupéfaite et croit à une erreur de traduction, quand M. de Freycinet ajoute :

—Oui je le regrette, parce que les ambassadeurs, n'ayant pas eu à souffrir de la traversée, hésiteront moins à retourner chez eux ; tandis qu'une appréhension justifiée les eût peut-être retenus plus longtemps parmi nous.

A ces mots, la gravité musulmane s'envola, et les ambassadeurs se mirent à rire de tout leur cœur en montrant leurs dents blanches.

La visite de M. Grévy a été plus solennelle, et moins spirituelle—ai-je besoin de le dire ? Le Président était fort content, car on l'avait pris là-bas, au Maroc, pour un puissant empereur, et l'ambassade était chargée de lui remettre des présents superbes, notamment dix étalons arabes de toute beauté, et deux selles brodées d'or valant quatre mille fr. l'une.

Les ambassadeurs visitent en ce moment Paris.

Je ne vous aurais pas donné tant de petits détails sur leur compte, si cette visite n'avait une signification sérieuse. Il est évident qu'un traité se prépare entre la France et le Maroc. On dit déjà que Férand doit ramener les ingénieurs français qui commenceront les études du port de Tanger.

Or, vous savez, quand une nation civilisée va faire de l'industrie et des démonstrations de zèle chez une autre nation non-civilisée.....la fraternité universelle des peuples n'est pas son seul mobile.

* *
* *
* *

Nous avons eu la douleur de voir cesser la publication du *Journal de Rome*, cette vaillante feuille qui, pendant plus de deux années, a défendu au prix de tant de sacrifices, les intérêts de la papauté et de la religion. La soumission touchante et sublime des rédacteurs du *Journal de Rome* au vœu exprimé par le Chef de l'Eglise est le plus beau et le plus admirable de leurs sacrifices ; ils se sont retirés comblés de bénédictions et d'éloges par le St. Père ; leurs calomnieurs sont désarmés et leurs ennemis même les admirent.

Dans le dernier numéro du *Journal de Rome* nous lisons ce qui suit, qui exprime bien mieux que nous ne pourrions le faire les circonstances qui ont entraîné sa suppression :

Les rumeurs inexactes ou malveillantes qu'on nous dit courir sur la suppression du *Journal de Rome* nous obligent, à notre grand regret, à préciser, aussi exactement que possible, les incidents auxquels il n'est fait allusion plus haut que d'une manière discrète.

Vendredi soir, M. Gabriel Boyaval, secrétaire de la rédaction, se rendait auprès de Son Em., le cardinal Parocchi, vicaire de Sa Sainteté, qu'il savait chargé de l'exécution des desseins du Saint-Père à l'endroit de *Journal de Rome*.

M. Gabriel Boyaval exprima au Cardinal-Vicaire la douloureuse mission dont il était chargé, celle de remettre entre les mains du représentant immédiat du Pape la démission de tous ses collègues, démission inspirée, sans doute, par un vif sentiment de sympathie par M. Henri des Houx, mais surtout par la crainte que le *Journal de Rome* ne répondît plus aux vœux de Sa Sainteté.

Son Eminence daigna répondre qu'Elle était affectée d'avoir à remplir un si pénible mandat, que nul plus qu'Elle n'avait su apprécier les rares qualités du *Journal de Rome*, mais qu'il était exact qu'en agissant comme elle le faisait, la rédaction interprétait exactement les pensées du Saint-Père.

Deux jours après, dimanche dernier, M. Boyaval retournait au palais du vicariat de Rome. Il était immédiatement introduit en présence de Son Eminence le Cardinal-Vicaire, qui lui annonça que le Souverain-Pontife agréait volontiers la démission des rédacteurs du *Journal de Rome*. Et, précisant la pensée de Léon XIII, le cardinal Parocchi voulut bien ajouter, pour mettre à l'abri la responsabilité des rédacteurs, que le Pape, dans le but de dissiper l'équivoque qui dans le malheur des temps résultait parfois de la publication à Rome de deux journaux dévoués au Saint-Siège, désirait, pour des raisons particulières, que le *Journal de Rome* cessât immédiatement sa publication.

Ce vœu du Saint-Père était pour nous un ordre ! Nous nous y soumettons aujourd'hui pour ce qui nous concerne, en réservant d'ailleurs la liberté de l'administration du journal.

G. BOYAVAL.

* * *

En Espagne le choléra continue à sévir avec fureur. Madrid est infesté et l'épidémie fait des progrès alarmants dans les provinces du Nord.

Dans les cimetières, des cadavres gisant sans sépulture contribuent à vicier l'air et à augmenter la contagion, tandis que le peuple dans sa terreur s'acharne contre les médecins et les ambulanciers, comme s'ils étaient responsables de ce terrible état de choses.

* * *

Le général Ulyssus S. Grant, sauveur de l'Union, est décédé au Mont McGregor, jeudi le 29 Juillet dernier. Depuis longtemps le général souffrait d'un mal incurable et on s'attendait d'heure en heure à sa mort. Mais la douleur nationale a éclaté touchante et profonde. Ce peuple de marchands, que tout le monde accuse de ne songer qu'aux richesses et au commerce a retrouvé des larmes pour pleurer son sauveur.

Toutes les nations du monde compatissent à la douleur des Américains.

Nous n'essaierons pas d'apprécier maintenant la vie et les actions du général. Sa mort est encore trop récente ; d'ailleurs nous préférons céder la parole à des gens plus à même de le juger. Nous nous contentons pour le moment de dire que M. M. de Bismack et Gladstone l'ont tous deux qualifié de grand général et de grand homme d'Etat.

Il a passé par tous les grades militaires et occupait, lors de sa mort, le poste de Général en chef de l'armée des Etats-Unis, ce grade ayant été créé expressément pour lui.

* * *

Le retour de nos braves volontaires a causé une grande joie ; dans toutes les villes qui avaient été appelées à fournir des contingents, on a organisé des fêtes et des réjouissances publiques ; à Montréal surtout, les troupes, et le 65ème en particulier, ont été accueillies avec amour et enthousiasme : une foule innombrable encombrait les rues le jour de leur arrivée et lorsqu'on vit apparaître ces braves en haillons, marchant d'un pas ferme et fier, ces visages brûlés par le soleil et amaigris par les privations où brillaient cependant la joie si vive du devoir accompli et du retour au foyer, bien des larmes coulèrent et l'enthousiasme devint un délire.

Nous félicitons nos volontaires, surtout les Canadiens français, d'avoir si noblement répondu à l'appel ; beaucoup d'entre eux sacrifiaient non seulement leurs intérêts, mais encore leurs sentiments et leurs sympathies pour n'écouter que la voix du devoir.

Calomniés au début et abreuvés des outrages les plus ignobles et les plus faux, les bataillons canadiens français ont su inspirer à leurs détracteurs même des éloges et leur arracher des cris d'admiration.

* * *

Tandis que les vainqueurs reviennent chargés d'honneurs et de récompenses, les vaincus, chargés de chaînes, languissent tristement dans les prisons de Regina.

Louis Riel subit en ce moment son procès pour crime de haute trahison ; le tribunal devant lequel il est traduit se compose d'un magistrat stipendiaire, le colonel Richardson, et d'un jury de six membres.

Ce tribunal est-il légalement constitué ? *That is the question.* Les opinions sont partagées à ce sujet. Les ministres semblent croire que oui ; d'un autre côté l'honorable M. MacDougall, jurisconsulte distingué, ancien ministre dans l'une des administrations de Sir John A. MacDonald et nommé premier lieutenant-gouverneur du Nord-Ouest en 1870, semble croire que non.

Voici ce qu'il dit :

Un magistrat nommé à bon plaisir peut, avec ou sans un jury de six hommes, juger tous les cas compris dans l'expression " la loi criminelle telle que définie par la section 91 de l'acte de B. N. A. de 1867. " Il se peut que le Gouvernement Fédéral ait le pouvoir constitutionnel, en interprétant largement les actes impériaux, de créer des tribunaux irréguliers et de prescrire une forme de procès anti-britannique, dans les territoires du Nord-Ouest.

Mais le crime de haute trahison est SUI GENERIS et ne tombe pas sous la juridiction du parlement de la Puissance ; c'est une offense contre la législation souveraine. Si une colonie pouvait légiférer en matière de haute trahison, en ce qui regarde le crime lui-même, la manière de le juger ou la punition à être infligée, il serait facile de faire de la révolte un véritable jeu.

Les statuts de Edouard III, de Guillaume III et de Georges III ne se contentent pas de définir le crime, ils prescrivent la forme de procès et le mode de punition, et cela pour la protection du sujet aussi bien que pour celle du souverain.

Ces statuts s'appliquent aux personnes, " en dedans ou au dehors du royaume, " qui font la guerre contre le souverain, " dans le royaume ou dans aucun des pays d'obéissance au Roi, à ses héritiers ou successeurs. " (36 Geo. III, chap. 7 et 57 Geo. III, chap. 6.)

Les principales clauses de la sage et humaine loi de Guillaume III, pour régler la forme de procès en matière de trahison, sont encore en vigueur dans les " domaines " de Sa Majesté.

Les ministres et leurs partisans trouveront grand avantage à lire le préambule de cette loi, le voici :

“ Attendu que rien n'est plus juste et plus raisonnable que de donner aux personnes accusées de haute trahison, et qui sont par là exposées à perdre leur liberté, leur vie, leur honneur, leurs biens et ceux de leur postérité, un procès juste et équitable et que ces personnes ne soient pas privées des moyens de se défendre et de prouver leur innocence en parail cas.....

En conséquence il a été arrêté que :

10. Les personnes accusées de haute trahison recevront une copie de l'acte d'accusation cinq jours avant le procès.
 20. Les prisonniers auront un avocat pour les défendre.
 30. Aucune personne, contre laquelle deux témoins ne pourront déposer, ne subira son procès pour haute trahison.
 40. Les prisonniers auront le droit de *récusar* péremptoirement vingt jurés.
 50. Personnes ne sera mis en accusation trois ans après la commission du crime.
 60. Le prisonnier recevra, deux jours avant le procès, copie de la liste des jurés.
- La loi dit encore que les personnes accusées d'un crime capital ne pourront être condamnées ni acquittées sans le verdict unanime de douze jurés choisis selon la loi.

Ce sera au ministre de la justice, qui, nous devons le présumer, a conseillé la mise en accusation de Riel et de ses partisans devant un magistrat stipendaire et six hommes "choisis parmi telles personnes que ce magistrat jugera à propos d'indiquer," a prouver que les conditions prescrites par l'acte de Guillaume et les actes subséquents, ont été scrupuleusement observées par une cour de juridiction compétente.. S'il ne peut faire ceci, le gouverneur général prendra probablement le temps suffisant pour réfléchir avant de livrer à l'exécuteur des hautes œuvres les malheureux condamnés.

* * *

Au dernier moment nous apprenons que Riel a été trouvé coupable, samedi soir, après quelques heures de délibération. Le juge a, de suite, prononcé contre lui la sentence de mort. Il est condamné à être pendu le 18 septembre prochain. Le juge lui a intimé qu'il ne devait reposer aucun espoir sur une commutation de sa sentence et qu'il devait se préparer à la mort.

R. ERROL BOUCHETTE.